

**POUR PENSER
ET RACONTER
LE CHANGEMENT
DE CAP**

ÉTÉ 2021



Lancer une revue en librairie, de nos jours, est un acte un peu fou ! Nous le sommes, sans doute ; confiants aussi car, dans cette aventure, vous êtes à nos côtés. Celle-ci n'est pas (seulement) l'affaire d'une petite tribu de rédacteurs et d'une illustratrice exaltés : 90° est d'abord l'aventure d'un mouvement, Colibris, qui œuvre partout dans les territoires pour une transition écologique et solidaire. 90° est aussi le produit de plusieurs rencontres fécondes, humaines et professionnelles.

Nous tenons ainsi à remercier très chaleureusement la Nef et sa plateforme de financement participatif Zeste, ainsi que leurs équipes (et tout particulièrement Stéphanie Lacomblez, Aurélie Dejoie et Ivan Chaleil), pour le soutien, tant financier qu'humain, pour leur enthousiasme et pour leur professionnalisme qui ont permis de réussir le lancement de cette revue.

Le récit illustré de ce numéro est l'œuvre de Jeanne Macaigne

Diplômée des Arts décoratifs de Paris, Jeanne Macaigne dessine en poétesse le monde qui nous entoure et notre monde intérieur. Dans ses dessins du moment, elle se préoccupe en particulier du bien-être des animaux, des plantes et des êtres humains qui nous entourent. Auteure de plusieurs ouvrages, elle vient de signer *Changer d'Air*, pour les dessins mais aussi les textes, aux éditions Les fourmis rouges.

colibris.link/changer-d-air

N'hésitez pas à nous écrire pour nous faire connaître vos réactions, vos propositions ou poser vos questions : revue90@colibris-lemouvement.org

90° / NUMÉRO 1 / ÉTÉ 2021

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION : Lætitia Delahaies - COORDINATEUR DE LA RÉDACTION : Vincent Tardieu - SECRÉTAIRES DE RÉDACTION : Gregory David et Nicolas Bayart - COMMUNICATION : Jordan Jeandon - MISE EN PAGE : Christophe Dréano - ILLUSTRATIONS : Jeanne Macaigne - CORRECTIONS : Vincent Langlois - ONT CONTRIBUÉ À L'ÉCRITURE DE CE NUMÉRO : Lionel Astruc, Gregory David, Bradley Garrett, Christine Laurent, Pierre Madelin, Anne Rumin, Luc Semal, Vincent Tardieu, Bertrand Vidal. - DIFFUSION ET DISTRIBUTION Interforum-Volumen, via Les petits matins, 31, rue Faïdherbe, 75011 Paris - IMPRIMEUR : Imprimerie graphique de l'Ouest (IGO), BP 16, chemin des Amours, 85170 Le Poiré-sur-Vie CETTE REVUE EST IMPRIMÉE SUR PAPIER PEFC (certification forestière qui promeut la gestion durable des forêts) - NUMÉRO ISBN : 978-2-36383-308-2 (EAN : 9782363833082)

90° est une publication du mouvement Colibris, 18-20, rue Euryale Dehaynin, 75019 Paris.

Notre gratitude va aussi aux éditions **Les petits matins**, et notamment à Olivier Szulzynger, Marie-Édith Alouf et Macha Dvinina, pour nous avoir guidés et soutenus afin de diffuser 90° auprès du réseau des librairies.

Ce numéro s'est également nourri des échanges et des contributions de l'**institut Momentum**, un laboratoire d'idées créé en 2011 sur les issues de la société industrielle face au choc social de l'effondrement.

Enfin, le mouvement Colibris est particulièrement sensible au **soutien financier de plusieurs centaines de futurs lecteurs et lectrices**, grâce à la plateforme Zeste. Sans leur contribution, ce numéro n'aurait simplement pas pu voir le jour !

Xavier Aeberli, Agroécologie & Solidarité, Pierre Albert, Stanislas Assier de Pompignan, Sylviane Aubert, Émilie Aumasson, Christelle Aumont, Michel Bacuzzi, Corinne Bégau, Sylvie Belleville, Macha Bertrand, Sophie Billaud, Cathy Blanc, Julien Blanc, Monique Blein, Thierry Blin, Carla Boni et Marie-Laure Picard, Gilles Bore, Caroline Bouquerel, Pascal Bourdet, Milène Bournay, Jean Bui-Quang, Christine Buttin, Thibaut Camberlin, Anne Canovas, Monique Carassus, Philippe Chambon, Hervé Chapotin, Jean-Pierre Charmet, Jean-Michel Chauvin, Isabelle Chène, Laurent Chivot, Paola Cricqui, Fabiola Dalle, Ghislaine Deklunder, Thierry Delivey, Jean-Luc Delmotte, Olivier Deroo, Caroline Desplanches, François Divet, Claudine Donath, Douzich Disponibilités, Nicolas Dupont, Benoît Durand-Gassel, Pascale Duvant, Stéphane Einhorn, Noëlle Fargier, Arnaud Fenieux, Odile Forestier, Béatrice Fritsch Kaufmann, Vincent Fromont, Monique Fumel, Philippe Garcia, Philippe Garcin, Claire Gentil, Matthieu Gonnot, Yves Gourmelon, Damien Goy, Denis Greffard, Marie-France Grimmer, Florence Guérin, Fabrice Guido, Bertrand Guithéneuf, Yannick Guillaume, Éric Haïoun, Étienne Hannotte, Véronique Helminger, Bénédicte Henry, Maud Hervé, Eve Huard, Odile Husson, Anne-Marie Isingrini, Philippe Jacquemin, Franck Janin, Sabine Jarret, Marie-Hélène Jouhet, Marie-Anne Joulia, Marc Keraudren, Jessica Kohler, Marie-France Kohler, Estelle Labarre, Estelle Larose, Laurent Lassagne, Laurence Le Meillour, Ludovic Lechevalier, Alain Lecuvrier, Colombe Legalle, Stéphane Legrand, Élise Lelarge, Dominique Lemay, Michel Lepavec, Cécile Lestienne, Marie-Christine Loiseau, Marc Lopez, Françoise Maniglier, Frédéric Marchal, Élisabeth Martin, Marjory Mayo, Myriam Melis, Claude-Étienne Millochau, Alix Moreau, Mathilde Moreau, Catherine Moretti, Simon Moulin, Caroline Moyat Ayçoberry, Gilbert Naudet, Raphael Odini, Angélique Olivier, Marie-Claude Papillon, Alexandre Paquet, Marijo Pasquereau, Jean-Michel Paupardin, Daniel Pecqueur, Romain Penforis, Didier Pernet, Sylvie Perrin Amstutz, Gérard Pontini, France Pourin, Dominique Prejean Remir, Anne-Joelle Prouvoveur, Sandrine Resweber, Dominique Retoux, Christine Revuz, Amélie Rigaux, Frogees, Christine Rollard, Éric Sanner, Claire Saulais, Fabien Serres, Marie-Ève Silvy, Sandra Slow (Lebaillif), Camille Sollier, Antoine Sommain, Éric Szynkier, Michnogat, Annie Tessier, Lucile Thibaud, Rémy Thumelin, Isabelle Tricot, Catherine Vincent, Gilberte Wable, Jacqueline Weiss, et les 622 autres personnes, que nous ne pouvons toutes citer ici.



Pour améliorer l'accès à la connaissance, les textes de cette revue sont soumis à la licence Creative Commons BY-SA 4.0. Cela signifie que les auteurs et Colibris autorisent la redistribution et la réutilisation libre de leurs textes pour n'importe quel usage, y compris à des fins commerciales. Seules obligations : l'auteur doit être précisé (nom de l'auteur et de l'éditeur : Colibris / Revue 90° - URL de la source) et tout travail dérivé de ces contributions doit être republié dans les mêmes conditions, c'est-à-dire sous la même licence.

Les illustrations de Jeanne Macaigne sont protégées par le droit d'auteur. Elles ne peuvent pas être reproduites, copiées, modifiées ou diffusées sans autorisation expresse préalable de leur auteur.

AU BORD DE L'EFFONDREMENT, CULTIVONS LE LIEN

Plus que des crises à répétition, nous sommes face à des catastrophes majeures – en ce qu'elles menacent l'existence même d'un très grand nombre d'êtres vivants, voire notre espèce. Ces catastrophes s'emboîtent, se renforcent, se catalysent, souvent d'une façon aléatoire. En 2000, les scientifiques Eugene Stoermer et Paul Crutzen annonçaient qu'avec la révolution industrielle nous étions entrés dans une nouvelle ère dévastatrice : l'Anthropocène (ère de l'humain). Depuis, leurs collègues écologues et évolutionnistes ont précisé qu'une sixième extinction de masse avait démarré, à un rythme sans équivalent depuis la disparition des dinosaures il y a 65 millions d'années... Plus saisissant peut-être, les Anglo-Saxons décrivent ces catastrophes – climatiques, économique-sociales ou de la biodiversité – comme des *super wicked problems* : des problèmes ultra complexes, insolubles et même pernicioeux !

N'est-ce pas tout bonnement notre monde qui est en train de s'effondrer – un processus sur lequel Pablo Servigne, Raphaël Stevens, Yves Cochet et d'autres, ne cessent d'alerter l'opinion ? Et, après tout, faut-il le regretter ? Car les modèles de production et de consommation engendrés par le système capitaliste sont proprement mortifères. Il reste qu'avec cet effondrement annoncé ce sont aussi nos repères qui s'effacent. Des nostalgies violentes qui éclosent. Une angoisse vitale qui menace de nous submerger et de nous paralyser. De la colère chez certains, de la sidération chez d'autres, du déni aussi. Le Mooc « Transition intérieure », lancé en janvier 2021 par Colibris, l'analyse fort bien et invite à nous relier les uns aux autres, ainsi qu'au reste du vivant, pour mieux transformer ces peurs et ces colères en énergie positive pour les individus et la planète.

Avec 90°, nous vous proposons de faire un pas supplémentaire dans cette voie en réfléchissant à comment faire face ensemble aux catastrophes. Et d'abord, comment se fait-il que nos sociétés, mais aussi chacun d'entre nous, ne changent pas plus rapidement de cap ? Pourquoi ces modèles de développement qui dévorent ressources et êtres vivants ne sont-ils pas abandonnés, alors que

les diagnostics et les analyses de leurs origines sont sur la table depuis des décennies – le fameux rapport Meadows sur la finitude des ressources et l'insoutenabilité de notre système de développement date de 1972! –, et que plusieurs voies de renaissance sont tracées par de nombreux experts et collectifs?

En fait, tout le monde peut le constater, en plus des écosystèmes et de la biodiversité, c'est notre capacité à résister, à penser le monde d'après, à dessiner un avenir qui est sérieusement altérée par ces catastrophes. Et cela d'autant plus que les solutions pour résoudre ces *super wicked problems* sont complexes et douloureuses à mettre en œuvre pour nos sociétés « modernes ». Et, surtout, elles exigent du temps... Or, du temps, nous n'en avons plus! En revanche, il nous reste le lien. Précieux. Indispensable même. Car, comme le dit dans l'entretien qu'il nous a accordé Luc Semal, chercheur en science politique au Muséum national d'histoire naturelle, beaucoup de personnes se mobilisent « *à l'ombre des catastrophes* ». Et inventent mille possibles. Malgré ou à cause de leurs inquiétudes. Ç'aurait été oublier que dans émotion il y avait *motion* : « mettre en mouvement »...

Nous n'en sommes donc pas restés au diagnostic, nécessaire, sur ces catastrophes, ni à la façon dont plusieurs chercheurs (Luc Semal, Pierre Madelin, Anne Rumin, Bradley Garrett ou Bertrand Vidal) analysent les origines et les caractéristiques de cette « pensée triste » engendrée par l'effondrement. Nous avons voulu aussi aller sur le terrain, auprès de celles et ceux qui, de manières assez variées, se préparent à cet effondrement. Dans un écolieu « oasis » construisant un chemin d'autonomie; auprès de collectifs de zadistes qui refont société sur les décombres de la nôtre; avec un « décrocheur » du monde industriel parti faire communauté au plus près de la nature; auprès du département de Gironde qui esquisse le monde d'après. Enfin, nous avons voulu savoir comment, de l'autre côté de l'Atlantique, des survivalistes américains perçoivent et se préparent à l'effondrement. Édifiant!

Nous espérons que ces réflexions et ces témoignages vous aideront à mieux faire face aux catastrophes. À (re)trouver un chemin d'espérance. À créer ces « *réseaux des tempêtes* », comme les nomme si joliment Joanna Macy, fondatrice de l'écopsychologie, pour se changer soi-même, ainsi que la marche du monde.

Belle découverte!

15

ILS SONT PASSÉS AUX ACTES !

Reportages, analyses et portraits sur des chemins personnels et des expériences collectives dans les territoires pour faire face à l'effondrement

15 Une ferme... radicalement légère !

21 Notre-Dame-des-Landes : une zone d'expérimentation face à l'effondrement ?

28 Jean-Christophe Anna, en état d'urgence !

33 Quand la Gironde se prépare à la résilience

39 Un bunker pour renaître

4

ÉTAT DES ENJEUX

Radiographies des catastrophes

47

ANALYSES D'UN EFFONDREMENT

47 Entretien avec **Luc Semal**, chercheur en science politique, sur les mobilisations à l'ombre des catastrophes

57 Entretien avec **Pierre Madelin**, philosophe et traducteur, sur les origines de cet effondrement de notre civilisation

66 *Homo sapiens*, écocidaire par nature ?

PERSPECTIVES

69

69

Nos prochains pas ensemble

73

Notre commune idéale en temps de crises

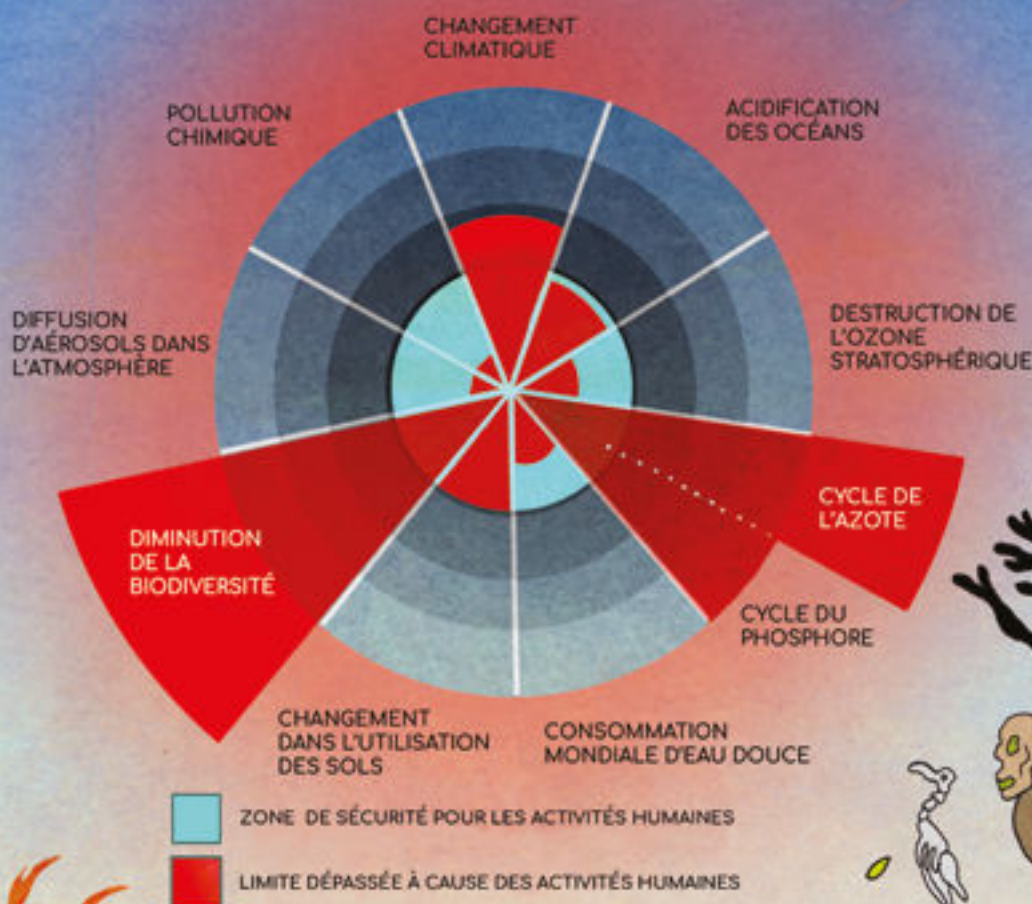
DES RESSOURCES
POUR AGIR

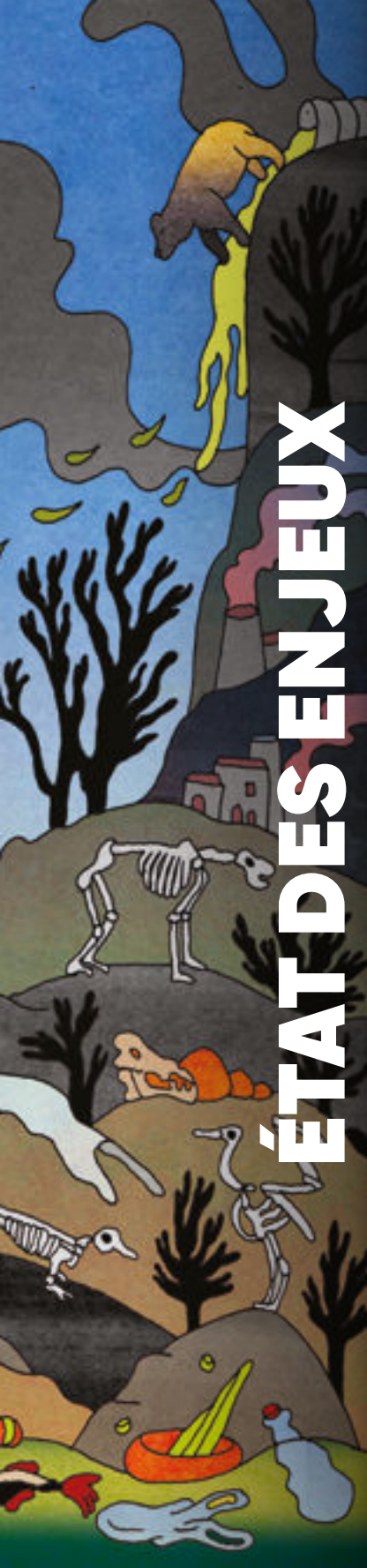
78

LIMITES PLANÉTAIRES

Le concept des limites planétaires a été mis en avant par l'équipe du scientifique suédois Johan Rockström. Il définit un espace de développement sûr et juste pour l'humanité, fondé actuellement sur neuf processus biophysiques qui, ensemble, régulent la stabilité de la planète. En 2009, cette équipe indiquait que trois limites avaient déjà été franchies — pour le changement climatique, l'érosion de la biodiversité et le cycle de l'azote.

Une autre équipe pointait, en 2015, qu'une nouvelle limite — sur l'usage des sols — était dépassée. On pourra s'étonner que la raréfaction des ressources (fossiles et minérales) ne soit pas prise en compte dans ce schéma. Pour ses concepteurs, elle n'est pas considérée comme menaçant la vie humaine. Pourtant, leur raréfaction entraînerait de profonds bouleversements de notre modèle de développement et des conflits violents !





Un processus de catastrophes qui s'emboîtent

L'effondrement n'est pas la fin du monde, un événement cataclysmique ou l'extinction de toute l'humanité, comme les dinosaures il y a 65 millions d'années.

Non, l'effondrement dont nous parlons ici est celui de la fin de notre monde, du modèle de développement qui porte notre civilisation thermo-industrielle. Dans le même temps, de très nombreuses espèces vivantes, milieux et ressources naturelles sont en cours de disparition. L'espèce humaine elle-même est menacée depuis des décennies, mais personne ne se hasarde sérieusement à en prédire la fin prochaine. D'ailleurs, si plusieurs collapsologues – ceux qui étudient les grandes catastrophes – annoncent l'effondrement inéluctable de notre civilisation, parfois dans les cinq ou dix ans (lire le portrait de Jean-Christophe Anna page 28), aucun expert, aucun modèle ne confirme un tel calendrier. Ni même ne s'accorde sur UN scénario.

Plus qu'un effondrement soudain et brutal, c'est un processus catastrophique qui est à l'œuvre. Or, ce processus est chaotique, instable, mû par des crises qui s'emboîtent, se conjuguent et se potentialisent. En trente ans, tous les voyants sont passés au rouge, les uns après les autres. Ce processus provoque en chaîne une série de basculements dans les écosystèmes naturels et anthropiques, économiques et sociaux. Ces crises vont-elles se coaguler

pour atteindre prochainement un point de non-retour qui nous emportera tous? Impossible à dire. Comme dans tous chaos, c'est moins les étapes, les rythmes et les scénarios qui sont prévisibles que la trajectoire. Car il s'agit de processus complexes, interdépendants, souvent en synergie, où interfèrent des actions biologiques, physico-chimiques, mais aussi politiques, financières, industrielles...

Bien des incertitudes demeurent. Car des actions contradictoires, que l'on appelle des rétroactions, impactent les rythmes et l'ampleur des catastrophes. En effet, malgré l'intensité et la répétition des crises, quelles sont les capacités de résilience des sociétés libérales, des coalitions d'États et des marchés financiers? La pandémie que nous subissons au niveau mondial depuis plus d'un an n'a pas (encore?) provoqué le grand krach économico-financier annoncé... De même, quels impacts peuvent avoir sur le système, et à quelles échéances, les mobilisations citoyennes, les transitions individuelles des consommateurs et les politiques publiques en faveur de la transition énergétique et écologique? Les politiques de conservation peuvent-elles encore assurer l'avenir de nombreuses espèces sauvages, en particulier de celles qui jouent un rôle clé dans les dynamiques des écosystèmes? Quelles sont, enfin, les capacités d'absorption, et à quels rythmes, de nos émissions de gaz à effet de serre (GES) par les océans, les forêts, les sols couverts? On pourrait pointer bien d'autres rétroactions. En vérité, les scénarios de ces processus catastrophiques diffèrent d'un compartiment du système global à l'autre, d'une expertise à l'autre.

Ces nombreuses rétroactions peuvent freiner, contrecarrer, amplifier ou accélérer certains processus catastrophiques. Malheureusement, il faut bien reconnaître que pour le seul domaine climatique, les



tendances actuelles conduisent la planète sur les pires trajectoires modélisées par les experts, qu'il s'agisse du niveau des émissions de GES, des températures, de la fonte des glaces polaires et d'altitude, des dérèglements des vents et des courants, ou encore de l'élévation du niveau de la mer. Tous ces dérèglements s'accélèrent... Dans le même temps, on observe que les mobilisations contre eux se multiplient aussi, ainsi que les mesures nationales et internationales. Plusieurs grandes entreprises, y compris financières, esquissent (lentement) de décarboner leur modèle industriel. Trop peu, trop tard? Chacun sait, en effet, que chaque année perdue est un effort supplémentaire à consentir collectivement pour réduire ces émissions. Et le *greenwashing* de la plupart des multinationales comme les demi-mesures actuelles de nos gouvernants deviennent proprement écocidaires (lire notre encadré ci-contre)!



Un consortium de banques occidentales vient d'annoncer leur désinvestissement dans les industries fortement carbonées. De grands groupes du secteur de l'énergie, comme Total, mettent (en partie) le cap sur les renouvelables. *Greenwashing* ou réelle mutations ? Ce qui est sûr :

- 🔥 100 multinationales sont responsables de **52 % des émissions de gaz à effet de serre** (GES) depuis la révolution industrielle. Et même de **71 % depuis 1988**⁽¹⁾ !
- 🔥 Selon un rapport d'une coalition d'ONG⁽²⁾, les 60 plus grandes banques du monde ont apporté **3 800 milliards de dollars de financement** aux entreprises du secteur du charbon, du pétrole et du gaz depuis l'accord de Paris sur le climat en 2015. Rien qu'entre 2016 et 2020, les banques françaises ont accru de 19 % en moyenne par an leurs financements à ces **secteurs climaticides**.
- 🔥 L'empreinte carbone des entreprises du CAC 40 s'élève à 4,1 tonnes d'équivalent CO₂ à chaque fois qu'elles réalisent 1000 euros de chiffre d'affaires, soit à peu près **deux fois ce qu'un Français devrait émettre par an**⁽³⁾. Parmi les entreprises étudiées, quatre entreprises — BNP Paribas, Société générale, Crédit agricole et Total — ont, **chacune prise séparément, une empreinte carbone supérieure à celle de la France** !

1. *Carbon Majors Report*, par le Carbon Disclosure Project (CDP) et le Climate Accountability Institute (CAI), juillet 2017 (en anglais).

2. *Banking on Climate Chaos*, par six organisations internationales, mars 2021 (en anglais).

3. *CAC dégrés de trop : le modèle insoutenable des grandes entreprises françaises*, Oxfam France, mars 2021.

ANTHROPOCÈNE

Proposé par le météorologue et chimiste de l'atmosphère Paul Josef Crutzen, prix Nobel de chimie, et le biologiste Eugene Stoermer, ce terme décrit une nouvelle époque géologique, qui aurait débuté à la fin du XVIII^e siècle avec la révolution industrielle, et succéderait à l'Holocène. Cette «ère de l'humain» caractérise l'ensemble des événements géologiques qui se sont produits depuis que nos activités ont une incidence globale significative sur l'écosystème terrestre.

COLLAPSOLOGIE

C'est la contraction du latin *collapsus*, pour «malaise soudain» ou «tomber en ruine», et du terme grec *logos*, qui renvoie à la rationalité. Selon Pablo Servigne et Raphaël Stevens, ses concepteurs, ce terme désigne une nouvelle discipline de recherche qui vise à «mieux comprendre les conséquences de la trajectoire insoutenable de nos sociétés afin que nous puissions agir».

CRISES, DÉCLIN, CATASTROPHES, EFFONDREMENT

Pour les collapsologues, alors qu'après une crise il y a un retour proche de l'état antérieur, l'effondrement est irréversible ou nécessitera un temps très long pour atteindre une restauration des milieux sociaux et naturels à l'identique ou presque. Un déclin est une dégradation suffisamment lente pour être observable, pour que sa dynamique soit comprise, pour que ses effets soient éventuellement prévus et pour que les institutions s'adaptent au fur et à mesure. Et si les catastrophes sont souvent perçues comme un processus complexe, l'effondrement se distingue plutôt — mais pas pour tous les collapsologues — par sa brutalité. Pour l'ancien ministre de l'Environnement Yves Cochet⁽¹⁾, l'effondrement est «le processus à l'issue duquel les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, mobilité, sécurité) ne sont plus satisfaits pour une majorité de la population par des services encadrés par la loi». Catastrophes et effondrement provoquent des turbulences, du chaos, et donc de l'imprédictibilité qui rend l'adaptation difficile.

Alors, le combat global contre les catastrophes climatique et écologique ou contre le modèle ultralibéral a-t-il encore un sens? Oui, assurément! Moins, sans doute, pour empêcher plusieurs basculements de survenir que pour en atténuer leurs effets délétères, notamment pour les plus vulnérables, qu'ils soient humains, animaux, végétaux ou milieux naturels. Et préserver, au final, une planète accueillante, redonner un avenir aux prochaines générations de toutes les espèces vivantes. Voilà le sens de notre combat.

Et nous sommes convaincus que celui-ci ne se gagnera pas sur un seul front — climatique ou autre. Il n'a de chance d'aboutir qu'en démontant l'ensemble de l'architecture du modèle de développement de la civilisation thermo-industrielle à son origine (lire notre entretien avec Pierre Madelin, page 57). En d'autres termes, on ne gagnera pas sur le front du climat sans s'attaquer en même temps au système financier qui abreuve les productions à base d'énergies fossiles. Tout comme nous n'éradiquerons pas la famine ni les virus meurtriers, qui frappent les agricultures, les populations

Le sens des maux

CIVILISATION THERMO-INDUSTRIELLE

Cela qualifie l'ensemble des sociétés qui utilisent les énergies fossiles pour intensifier leur développement économique, faisant passer celui-ci du stade artisanal au stade industriel. Elle se caractérise par une grande complexité organisationnelle et modifie profondément les écosystèmes planétaires.

RÉSILIENCE

C'est la capacité d'un individu, d'un écosystème ou d'une population (animale ou humaine) à ne pas s'effondrer après avoir subi d'importantes perturbations. La résilience d'un système est favorisée entre autres par sa diversité, sa capacité d'autonomie mais aussi de coopération, sa vitesse d'adaptation, sa créativité et sa sobriété. Concept issu de l'écologie et de la psychologie, la résilience n'équivaut pas à une posture de résignation mais bien de réaction pour s'adapter durablement aux perturbations.

EN D'AUTRES TERMES...

Pour remplacer le mot, jugé trop « neutre », d'Anthropocène, les historiens Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz ont baptisé chaque responsable de catastrophes par des termes distincts : Capitalocène (le capitalisme), Thermocène (le CO₂), Thanatocène (la puissance, l'écocide et la guerre), Phagocène (la consommation), Phronocène (l'inconséquence de ceux qui savaient), Plantatiocène (les cultures industrielles), ou encore Polémocène (la désinhibition du système industriel). Plus poétique, l'historienne des sciences Donna Haraway imagine qu'après l'Anthropocène viendra l'ère du « Chthulucène », où toutes les espèces et populations humaines vivront en harmonie... « Avec le terme Chthulucène, explique-t-elle au Monde^[2], je voulais que l'oreille entende le son des terrestres. [...] affirmer que nous sommes reliés à une myriade de temporalités et de spatialités, reliées aux divers pouvoirs passés, présents et à venir de la Terre. »

1. Yves Cochet, *Devant l'effondrement. Essai de collapsologie*, Les liens qui libèrent, 2019.

2. colibris.link/haraway

humaines ou animales, sans développer l'agroécologie, sans réparer les dégâts des écosystèmes, sans préserver la biodiversité. Pas plus que nous ne dépolluerons l'air de nos villes, des sols, des cours d'eau ou des océans sans revoir notre propre modèle de consommation, notre urbanisme et le système dévastateur des métropoles. Etc.

Les changements à mettre en œuvre sont donc systémiques. Et si les sciences et les technologies font partie de notre boîte à outils, leurs solutions seules sont illusoire. Car les problèmes sont trop complexes

pour être résolus par des moyens technologiques, aussi sophistiqués soient-ils. Les solutions sont d'abord politiques, culturelles, philosophiques. Pour affronter efficacement et agir durablement sur ces mégacrisis, nous avons besoin de changer de paradigme, de représentation du monde, de posture et d'approche. Nous avons besoin aussi d'associer tous les acteurs de nos territoires, dont les citoyens, afin de partager et réfléchir ensemble aux diagnostics comme aux solutions.

3 causes principales

1. SURCONSOMMATION DES RESSOURCES NATURELLES

Pétrole (et plastique !), charbon, gaz naturel, énergies diverses, métaux rares et ordinaires, eau, béton, sols... Nos addictions et dépendances aux ressources naturelles et carbonées, pour satisfaire notre modèle industriel de production et de consommation, sont à l'origine des catastrophes écologiques et sociales actuelles.

Un seul exemple : jusqu'à 20 % des ressources cruciales en eau potable souterraine sont en train de disparaître. Malgré un ralentissement de la croissance démographique mondiale, très inégale selon les régions du monde, nous sommes 7,7 milliards sur Terre à nourrir, soigner, loger, etc. — et serons près de 10 milliards en 2050.

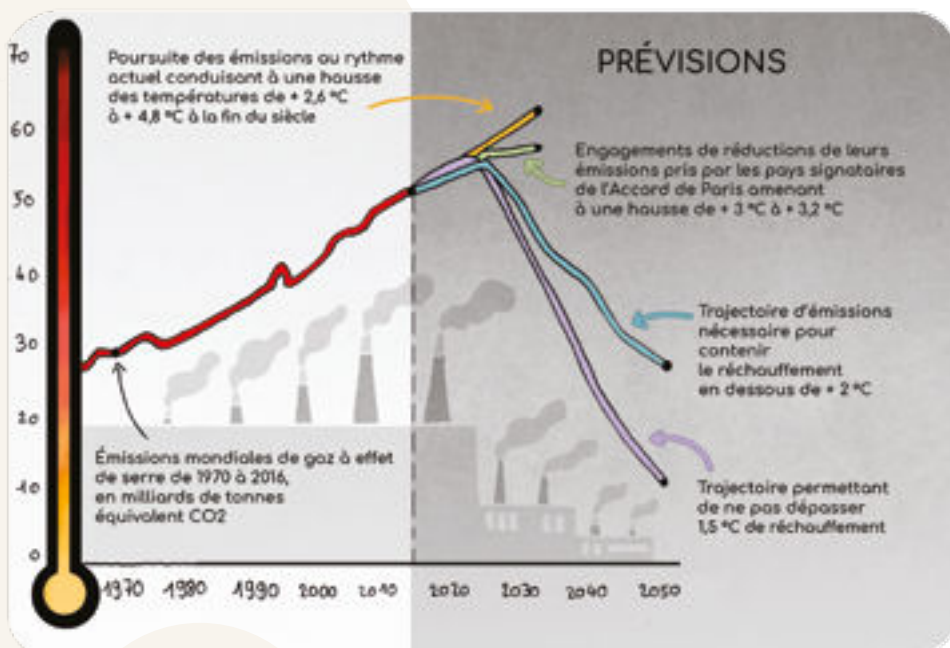
Si tous les humains consommaient autant qu'un Français, il faudrait disposer de 2,79 planètes, et de 5 pour consommer comme un Étasunien.



ÉMISSIONS DE GAZ À EFFET DE SERRE

2.

Les engagements (non contraignants) de la COP21 de Paris devaient conduire à **limiter le réchauffement global à +1,5 °C à 2 °C en 2100** par rapport aux valeurs de 2015, date de la COP21. Aucune des puissances parmi les plus émettrices de gaz à effet de serre (GES) n'a tenu ses engagements. Le retour des États-Unis dans la COP21 et les récents engagements chinois et européens pourront-ils inverser ces tendances ?



3. PAUVRETÉ ET INÉGALITÉS

La pauvreté (l'incapacité d'accéder aux ressources élémentaires comme l'eau, la nourriture ou le logement) dans le monde a reculé, passant de 36 % en 1990 à 8,6 % en 2018. Néanmoins, elle se maintient à un haut niveau : 736 millions de personnes vivaient dans l'extrême pauvreté en 2015. Et, surtout, les inégalités s'accroissent partout. Un exemple : **les 1% les plus riches émettent autant de GES que les 50% des plus pauvres !** Les dérèglements climatiques pourraient contraindre 100 millions de personnes de plus à l'extrême pauvreté d'ici 2030.



3 effets majeurs

1. DÉRÈGLEMENTS CLIMATIQUES

Les émissions globales actuelles conduisent d'ores et déjà à l'un des pires scénarios du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), à savoir une augmentation planétaire de 3,2°C en 2100. Mais les effets indirects de certains processus naturels (relargage de méthane par le dégel des sols de Sibérie, émissions de GES par les déforestations et les mégafeux tropicaux, ralentissement de l'absorption de CO₂ par les océans) pourraient aggraver cette croissance des températures : de + 4°C à + 5°C ! La forêt amazonienne dégagerait au moins autant de GES qu'elle n'en séquestre : elle pourrait passer de puits de carbone à source de carbone dès 2035. En Europe de l'Ouest, le ralentissement de la circulation océanique mondiale pourrait, à l'inverse, conduire à un refroidissement saisonnier car le Gulf Stream, qui amène des eaux chaudes sur nos côtes, a déjà diminué de 15 % : il arrêterait d'autant moins l'air polaire venu de l'Arctique... Enfin, **d'ici 2050, de 50 à 700 millions de personnes devront migrer** sous la pression conjuguée de la dégradation des terres et des dérèglements climatiques.





2. EFFONDREMENT DE LA BIODIVERSITÉ

Destruction de forêts et des zones humides, pollutions diverses des sols, des rivières et des océans, réchauffement, mégafeux, surexploitation des ressources (sols, pêche, bois...) : voilà le cocktail fatal pour la biodiversité ! Malgré 17% des aires terrestres mises en protection (et moins de 10% pour les marines), 1 million d'espèces animales et végétales sont aujourd'hui menacées d'extinction (sur 8,7 millions d'espèces recensées dans le monde).



Pour les oiseaux, mammifères, poissons, amphibiens et reptiles, on enregistre **une perte moyenne de 60% des populations depuis 1970**. Un rythme 100 à 1 000 fois supérieur au taux naturel... Quant aux arthropodes (insectes, araignées, mille-pattes...), rien qu'en Europe occidentale, **ces pertes avoisineraient 80%**, selon une vaste étude allemande. En France, plus de 17% des espèces animales et végétales évaluées (soit 2 430) sont menacées d'extinction : notre pays, très biodivers, est fortement affecté par cette crise. Près de 10% des forêts primaires de la planète ont été morcelées, dégradées ou tout simplement coupées depuis l'an 2000.

POLLUTIONS ET INFECTIONS DÉLÉTÈRES POUR LA SANTÉ 3.

La pollution des eaux, des sols ou de l'atmosphère entraîne de nombreuses maladies et la mort de millions de personnes : le Programme des Nations unies pour le développement (PNUE) estime que les mauvaises conditions environnementales sont à l'origine d'environ 25% des maladies et de la mortalité dans le monde. La pandémie de Covid-19, provoquée comme d'autres par des dérèglements écologiques, a provoqué plus de 3 millions de morts dans le monde. Les émissions d'origine industrielle ont augmenté de 69% entre 1990 et 2014. Selon l'OMS, la pollution de l'air cause chaque année 4,2 millions de décès. **Source de nombreuses intoxications et décès, les plastiques sont désormais présents dans 88% de la surface des océans.**





La ferme... radicalement légère?

Dans cette ferme du Béarn qui a accueilli des dizaines de personnes depuis 2016 – pour un jour, plusieurs semaines ou quelques années – l'effondrement de notre civilisation n'est pas pensé comme une catastrophe mais plutôt comme une brèche dans laquelle peuvent s'engouffrer d'autres visions. À la Ferme Légère, on cultive l'autonomie collective et la coopération avec les voisins. Et l'on apprend à mettre en cohérence ses idéaux et ses actes.

I

Cet écolieu ressemble à un quatre-quarts qui vous met l'eau à la bouche, une promesse d'une vie éthique fondée sur le partage, l'intelligence collective, la connexion à ses besoins essentiels et la gratitude pour la Terre qui nous porte : un quart de décroissance, un quart de négawatt (énergie décarbonée), un quart de permaculture et un quart de communication non violente. Bienvenue à la Ferme Légère!

Ce laboratoire de la résilience, situé à Méracq dans le Nord-Béarn, est né d'une tumultueuse histoire humaine. Celle-ci commence en 2004 autour de l'envie d'un écovillage. Elle aboutit une décennie plus tard – créer le « bon groupe » prend toujours du temps! – à la création de la SCI Loustalots⁽¹⁾, dans laquelle huit personnes sont prêtes à investir à parts non égales et adoptent le principe « une personne = une voix » pour prendre des décisions.

NID BIOCLIMATIQUE AVEC VUE SUR LES PYRÉNÉES

Quand, début 2015, le groupe trouve LA ferme, une bâtisse avec onze hectares de pâture et forêt qui dévalent vers la rivière du Luy de France, ils ne sont plus que sept pour l'acheter. La SCI obtient un permis de construire pour agrandir la maison dans une perspective bioclimatique. Le groupe s'installe et, l'hiver arrivant, il s'attelle à la construction d'un poêle *rocket stove* : un dragon qui crache du feu pour faire la cuisine et chauffer la maison. Son corps en terre crue fait rayonner la chaleur dans toute la bâtisse.

En trois ans, l'ancienne maison d'habitation de 110m² se mue en une colocation de 250m² pouvant accueillir jusqu'à quinze personnes : 100m² d'espace de vie partagée, deux salles de bains, deux dortoirs, cinq chambres... et une vue imprenable sur la chaîne des Pyrénées !

On accède aux toilettes sèches par une coursive extérieure. Divers bâtiments autour trouvent leur usage au fil du temps : menuiserie, confection du pain... On produit sur place du pain, des

légumes au moins pour huit mois de l'année, des œufs, du miel. Les animaux de la ferme qui ne peuvent être gardés (poulets, bœufs...) sont mangés. Une participation de trente euros par semaine permet de se procurer ce qui n'est pas produit sur la

ferme, très localement ou un peu plus loin via un groupement d'achat. Ce collectif démontre qu'avec moins de quatre cents euros par mois on peut vivre et avoir un toit sur la tête...



L'aventure a toujours été collective. Ainsi, de nombreux copains et visiteurs ont apporté leur compétence pour réaliser la charpente, la maçonnerie, la plomberie. «Un woofeur électricien est arrivé pile au moment où l'on mettait en place le système électrique, une armoire de batteries alimentée par des panneaux solaires», se félicite Marc, l'ingénieur de la bande.

Marc Pleysier, la cinquantaine, pieds sur terre et tête rebelle, est un enfant du pays, élevé par un père agriculteur, «adhérent de la FNSEA» précise-t-il, et une mère enseignante. Il a été ingénieur en génie mécanique et entrepreneur en informatique dans une autre vie. Son virage écologique au milieu des années 2000 s'appelle *La Décroissance*. «La lecture du journal *La Décroissance* m'a percuté : j'avais enfin une proposition cohérente qui répondait à mes questionnements sur notre société.» Voilà pourquoi il s'investit dans la formation d'un groupe pour créer un écolieu collectif où l'objectif est d'expérimenter ce concept. Les habitants y conjugueront leurs efforts pour vivre et s'épanouir en réduisant considérablement leur empreinte écologique. Sacré défi !

AGIR POUR NE PAS S'EFFONDRE

«La Ferme Légère» fait référence à cette manière précautionneuse d'habiter la Terre. Avec la conscience aiguë d'un monde à bout de souffle. Pour autant, l'effondrissement n'était pas au départ dans l'ADN de ses fondateurs. L'envie était avant tout de vivre la décroissance et de montrer ce choix comme porteur d'une existence plus enviable que celles que beaucoup subissent en ville.

La conscience de l'effondrement est arrivée un peu plus tard, en 2015, avec la parution du livre de Pablo Servigne et Raphaël

Stevens (*Comment tout peut s'effondrer?*). Cet impensé s'invite alors dans les discussions autour de la table. Et au printemps 2018, Valérie, cofondatrice de l'écolieu, son fils Noé et Marc décident de profiter d'un voyage à vélo pour étudier comment les autres citoyens se sentent par rapport au sujet de l'effondrement : le connaissent-ils? Comment y réagissent-ils? S'appuyant sur les réseaux militants pour programmer des rencontres sur le sujet, ils se lancent dans un périple de 2500 km à bord de leurs vélos en bois auto-construits.

De leur village de Méracq jusqu'à la région parisienne et retour, ils rencontrent quelque cinq cents «*sympathisants écologiques*» au cours de leurs vingt et une animations. Des échanges riches, des participants plutôt contents d'avoir partagé des idées, des ressentis, mais peu de solutions à l'horizon... Une évidence cependant émerge, celle de l'échec de la transition écologique qui permettrait de rendre notre société éco-compatible : *«Depuis cinquante ans que les écologistes se battent, les choses n'ont fait qu'empirer!»*

APPRENDRE ET TRANSMETTRE L'AUTONOMIE

Cette aventure, relatée dans un livre qu'ils ont publié en décembre 2020⁽²⁾, les a confortés dans les choix de la Ferme Légère qui, loin d'ignorer les luttes globales, cultivent aussi un art de vivre à une échelle plus modeste. *«Avant le covid, j'aurais qualifié notre mode d'existence d'"exercice de style". Mais maintenant la recherche d'autonomie m'apparaît comme une urgence.»*

Pour la première fois cette année, l'association La Ferme Légère a décidé de s'endetter pour finir le chantier de l'autonomie en eau qui permettra de produire davantage de légumes et de légumineuses. Le site ne

se prête pas à la culture de céréales, mais la ferme met en place une cartographie des ressources et des savoirs locaux et fonctionne en réseau sur un territoire que l'on peut parcourir à vélo.

Pour les membres de l'association, c'est clair : l'autonomie n'est pas l'autarcie. La décision a d'ailleurs été prise de transmettre tout ce que la Ferme a acquis de savoir-faire et de savoir-être en proposant des journées de formation. Leurs sessions «Résidence décoiffante» consistent en quatre jours d'immersion et de réflexion afin de mettre en cohérence sa vie et ses valeurs. Plusieurs stages proposent également des bases pour penser autonomie énergétique et auto-écoconstruction. *«Nous pensons qu'il faut créer des espaces de résilience, préserver de l'humanité et de la dignité au sein de la tourmente, accueillir tous ceux qui voudront bien nous rejoindre. Ce sont des objectifs certes plus modestes que ceux de la transition de l'ensemble de la société mais ils sont à notre mesure.»* Un défi à hauteur de collectif qui se cultive à la lisière du système économique, dans la nature, là où la vie est la plus riche.



UN LIEU DE PASSAGE ET DYNAMIQUE

Cette conscience commune et ce partage n'empêchent pas les soubresauts au quotidien. Vivre à la Ferme Légère n'est pas un long fleuve tranquille ! Depuis 2015, celle-ci a fait face à plusieurs vagues d'arrivées et de départs. À l'hiver 2017, ils se retrouvent à trois pour faire tourner la maison. Au printemps suivant, une nouvelle dynamique se met en route et le groupe monte jusqu'à dix habitants. Mais le premier confinement

donne des ailes et des envies aux fermiers légers avec des départs en série. Ne restent alors que Clément, arrivé dans la vague de 2018, et l'indéfectible Marc. *«C'est la force du collectif qui permet de bien vivre ici. À huit, on peut s'offrir bien davantage que l'on ne pourrait le faire individuellement. À moins, on a du mal à faire face à la somme quotidienne de travail qui permet de produire autant de diversité sur la ferme.»* Marc se fait à l'idée que la Ferme est un lieu de passage et d'expériences, pour des périodes plus ou moins longues. Ses compagnons repartent enrichis et peuvent essayer plus loin, ailleurs, différemment.

De fait, le mode de vie à la Ferme ne s'accommode pas aisément avec une vie professionnelle choisie. Tourné vers l'autonomie, il voudrait que les fermiers légers puissent trouver sur place ou à proximité des activités rémunératrices qui permettent de payer leur quote-part. Cet équilibre peine à être trouvé. Nombreux sont ceux qui vivent de leurs économies, du chômage ou du RSA. Toutefois, Marc rénove des appartements dans les environs à mi-temps. Clément, écrivain-photographe, est dans un entre-deux car son activité nécessite des déplacements ponctuels mais plutôt éloignés.

UN CADRE COMMUN POUR MIEUX VIVRE ENSEMBLE

Pour progresser ensemble sur tous ces questionnements, le collectif s'est doté d'une charte, qui tient en quatre pages. Elle pose le cadre de la vie en commun : ressources, partage, vivre-ensemble, enga-

gement, intergénérationnel, ouverture et rapport à la société, art et spiritualité, animaux, transports, encombrants et aliénants (objets ou services inutiles et polluants). *«L'arrivée d'une nouvelle personne est l'occasion de la partager à nouveau et de s'assurer que tout le monde met la même chose derrière les mots.»* Chacun donne de son temps pour produire des légumes, s'occuper des poules gasconnes, prendre soin des autres animaux, réaliser les travaux dans la maison, faire le pain... En tout, cela représente au minimum dix-neuf heures par personne et par semaine pour le collectif. Il y a une réunion d'organisation avec relevé de décisions hebdomadaire et une réunion «émotion» toutes les trois semaines pour éviter que les irritations ou frustrations ne dégénèrent en conflits. Ou du moins que ceux-ci puissent se vivre avec maturité, bienveillance et respect de l'autre.

Depuis l'été 2020, de nouvelles personnes sont arrivées. En ce matin de janvier 2021, au cœur de l'hiver, l'humeur est couleur d'argile. Un peu lourde et grisaille. Mohammad, un habitué, réfugié du Darfour, tente de faire revenir l'administration sur son expulsion du territoire. Sont également présents Marc, Brice et Christiane, ainsi que Madeleine, en *woofing* pour deux semaines. Clément, absent, est très attendu, afin de remettre en route la production de légumes dont il est le référent. Colette, Sylvère, Cécile, deux woofeurs et un groupe de visiteurs arrivent dans les prochaines semaines.

Dreads attachées, sweat-shirt Sea Shepherd, Brice, 23 ans, est là depuis juin, échaudé par une vie professionnelle hachée entre le bâtiment, les grandes surfaces ou l'assistanat de vie. Il a troqué sa console de jeux et le pavillon familial de l'agglomération bordelaise pour une vie qui l'éloigne d'une société à laquelle il ne voulait pas s'intégrer. *«Je me sentais seul et un peu déprimé*



à cause de ce que je lisais sur l'état de la planète, sans voir quoi faire à mon échelle. Ensemble, c'est plus facile. J'ai appris plus en quelques mois ici qu'en une année scolaire! M'occuper des poules, semer, récolter, mais aussi vivre avec trente litres d'eau par jour, faire du pain, cuisiner au bois, tendre vers le zéro déchet, ne plus aller dans les grandes surfaces et réfléchir à comment faire soi-même ce que l'on a l'habitude d'acheter.»

EXIGENCE ET LÂCHER-PRISE

Et, comme le glisse Christiane, arrivée en octobre dernier, riche d'un parcours de vie communautaire et spirituelle, «*il faut accepter que ce qui nous semble important ne le soit pas pour le groupe*». On le comprend, la vie qui s'invente à la Ferme Légère implique une exigence personnelle et collective... au quotidien. Un seul exemple : pour économiser l'énergie, le collectif a développé une réflexion agile afin de choisir le mode de cuisson le mieux adapté : poêle de masse

quand on chauffe la maison, parabole solaire s'il y a du soleil (ce qui permet l'hiver de libérer le poêle pour faire chauffer de l'eau) ou encore boisinière (une cuisinière à bois autoconstruite) quand la maison n'est plus chauffée ou en appoint. Dans tous les cas, la cocotte norvégienne – un caisson bien isolé – permet de finir la cuisson et de garder l'eau des tisanes au chaud. Et une fois par semaine, la mise en route du four à pain est l'occasion de cuire aussi des pizzas, des sablés et d'autres gâteaux.

Si ses 28m² de panneaux photovoltaïques et ses 800kg de batteries rendent la ferme autonome, «*nous ne le sommes pas encore devenus dans la maintenance*», précise Marc. Et Madeleine, originaire de Saint-Étienne et étudiante en agroécologie, d'ajouter : «*Ici, on utilise des technologies que l'on ne pourrait pas développer pour 7 milliards d'habitants.*» *Work in progress...* ●

Christine Laurent

ALLER + LOIN

L'étude sur l'effondrement menée par Valérie Garcia et Marc Pleysier :
colibris.link/grele

Le site de la Ferme Légère :
fermelegere.greli.net

Un aller pour la Terre, diaporama sonore de Clément Osé sur l'effondrement et son installation à la Ferme Légère :
colibris.link/aller-pour-terre

1. La Ferme Légère est à la fois le lieu et l'association qui l'entretient et l'anime. Cette dernière verse un loyer annuel à la SCI pour les charges foncières et les travaux et loue des chambres aux résidents, de 170 à 400 euros par mois selon leur taille.

2. Valérie Garcia et Marc Pleysier, *Voyages en effondrement, un pire évitable ou une période à vivre ?*, Utopia / Passerelle éco, 2020.



Ce reportage a été réalisé grâce au soutien de l'Ademe, dans le cadre de notre série « Tour de France des écolieux ».



Notre-Dame-des-Landes : une zone d'expérimentation face à l'effondrement ?

Trois ans après l'abandon du projet d'aéroport, la Zad (zone à défendre) a atteint un niveau d'autonomie avancé. Face à l'effondrement, ce territoire semble cocher toutes les cases de l'anticipation. Pourtant cette lecture collapsologique des activités de la Zad est en décalage avec les motivations des habitants et l'histoire de cette lutte. Ce qui ne les empêche pas de faire tous le même constat : dans le chaos, la priorité est à l'entraide et aux soins à apporter à tous les êtres vivants.

Jean-Marie est botaniste. Il habite la Zad depuis de nombreuses années et organise parfois des « balades du futur » pour les visiteurs. *« Tout en me promenant dans le bocage, j'emmène les gens en 2040. J'évoque la disparition massive de certains arbres, mais aussi ceux qui se sont multipliés. J'imagine, par exemple, une recrudescence d'espèces comestibles, plantées vingt ans plus tôt (en 2020), par anticipation de la crise alimentaire. Les gens se marrent, puis soudain ils flippent »,* s'amuse-t-il. La lucidité anticipatrice de Jean-Marie est fidèle aux préoccupations des habitants : ici, la communauté est préparée à faire face aux catastrophes écologiques, économiques, sociales et sanitaires, probablement comme dans aucun autre site de cette taille en France. Sur plus de mille hectares, les habitants organisent leur autosuffisance à

l'échelle d'un petit bassin de vie. Ici, la plupart des besoins quotidiens sont satisfaits directement par les productions de la Zad, grâce à des chaînes d'entraide bien souvent. C'est le cas de l'alimentation.

ZONE D'AUTONOMIE

L'approvisionnement en légumes, fruits, farine, fromage, pain, bière, jus de pomme, galettes de sarrasin et viande se fait directement de la Zad à l'assiette. Ces filières alimentaires sont à la fois (très) courtes et solidaires : *« Certains producteurs de pain, de fromage, de yaourts, de patates ou d'oignons proposent leurs produits à prix libre, explique Angélique, bergère et habitante. Cela permet à ceux qui ont un petit budget de bien se nourrir. La plupart du temps, les producteurs s'y retrouvent : les dons de ceux qui payent bien compensent les contributions plus modestes. »* D'accord, mais que se passe-t-il quand le compte n'y est pas ? *« Cela arrive. Les producteurs poussent alors un coup de gueule et ça s'arrange la semaine suivante ! »*, assure-t-elle.

Les habitants ont aussi accès à un garage partagé pour la mécanique auto, à un atelier pour la couture et à une Cuma (coopérative d'utilisation du matériel agricole) interne baptisée la Curcuma (coopérative d'usure, de réparation, de casse et d'utilisation du matériel agricole). *« On trouve ici trois tracteurs et une moissonneuse batteuse ainsi que toutes sortes de machines : une récolteuse à patates, un semoir, une charrue, une herse rotative, etc., énumère Étienne. La Curcuma les gère, les répare et les met à disposition de tous les habitants de la Zad moyennant une formation à la conduite des engins et une participation financière, précise-t-il. Le montant est variable selon l'implication des utilisateurs dans la vie de cette Cuma. »* De même, la découpe de charpentes et d'ossatures en bois fait aussi partie des besoins

satisfaits localement. Un immense atelier a été construit par une centaine de charpentiers venus réaliser ce chantier participatif en 2016. Ils ont élevé le « Hangar de l'avenir », où l'on trouve tout l'outillage nécessaire, y compris une scie suffisamment grande pour débiter des troncs en planches.

Il faudrait ajouter au chapitre des activités autonomes une bibliothèque, des lieux de concert, de spectacle et de restauration, de rencontres et de conférence, etc. Pour autant, il n'est pas question, ici, de se mettre sous cloche, à l'abri du chaos : la Zad porte en elle une culture profonde de la lutte, incompatible avec toute forme de repli. Les zadistes soutiennent activement de nombreuses batailles, qu'elles soient proches ou lointaines, contre les grands projets inutiles, les centrales nucléaires, pour la solidarité avec les migrants... Cela passe par des contributions aussi variées que la fourniture de repas à des grévistes de la région, l'accompagnement et le soutien à d'autres Zad en France, l'accueil d'activistes venus se former à la lutte, d'aussi loin que le Japon, la Nouvelle-Calédonie, le Mexique, l'Indonésie ou les États-Unis.

UNE LUTTE PLUS TERRIENNE QUE THÉORIQUE

Cette zone d'expérimentation qu'est la Zad semble donc se préparer à l'emballement des crises globales en cours. Du reste, les uns et les autres partagent le constat qui est au cœur de la collapsologie : la nécessité de construire des territoires d'autonomie face aux catastrophes. *« Ici, on est bien conscients de l'effondrement des écosystèmes, explique Olivier, ingénieur écologue de formation, également cartographe, impliqué dans la description et la protection des*



écosystèmes de la Zad. *L'une des motivations des habitants, c'est de sortir du système et de vivre autrement pour ne pas nourrir cet effondrement.*» Mais réduire la Zad à un espace de «préparation» aux catastrophes serait une erreur. La collapsologie suscite d'ailleurs, chez les habitants interrogés, parfois de l'intérêt, souvent du scepticisme.

La méfiance vis-à-vis du récit collapsologique découle de l'identité même de la Zad. *«Au départ, c'était un mouvement plus social qu'écologique, un mouvement local, paysan, sans rien d'effondriste; moins intello que la collapse et plus terrien»,* rappelle Isabelle, habitante qui s'occupe notamment du point informations. Un témoignage largement recoupé ailleurs sur la zone où chacun rappelle l'origine de cette Zad : des citoyens locaux cherchant à préserver leur milieu de vie et leurs activités, ni plus ni moins. *«La Zad est avant tout un territoire en lutte»,* précise Isabelle. *Ce qui nous donne de l'énergie, c'est un horizon désirable. Or, s'il est nécessaire de regarder avec lucidité l'état de la planète, penser en termes d'effondrement referme le champ des possibles. Cela suscite la peur et le recroquevillement, quoi qu'en disent les collapsologues.»*

D'autres expliquent ce décalage à travers une différence de temporalité : la Zad est le lieu par excellence où l'on crée et lutte au jour le jour, sans s'attarder ni sur les chances de victoire ni sur la vitesse et les étapes de l'effondrement en cours.

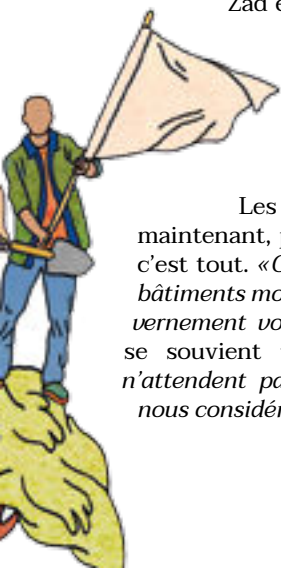
Les activistes agissent ici et maintenant, parce qu'il le faut, un point c'est tout. *«On s'est mis à construire des bâtiments monumentaux alors que le gouvernement voulait nous faire disparaître, se souvient un zadiste. Les habitants n'attendent pas le grand soir en apnée : nous considérons que chaque jour est une*

victoire.» Dans ces circonstances, disserter des perspectives d'effondrement peut paraître stérile.

LA COLLAPSOLOGIE, UNE THÉORIE PEU CONCRÈTE ET PAS ASSEZ POLITIQUE

Du reste, pour certains, ce concept est trop abstrait. Étienne, maraîcher sur la Zad, considère ainsi qu'il ne suffit pas de lire ou d'écouter une vision théorique pour évoluer : *«Tant que tu ne vis pas concrètement la manière dont les choses peuvent changer, le message ne passe pas. Or, beaucoup de gens ne sont pas prêts à sacrifier du temps pour vivre une expérience autonome et collective en immersion»,* regrette-t-il. Ce constat rejoint celui d'Isabelle, qui utilise d'autres références : *«Les expériences zapatistes décrivent un peuple dont on détruit les mondes. Face à cela, ils déploient un imaginaire ancré dans une pratique du partage et de la construction des communs. Je trouve ça beaucoup plus inspirant, plus mobilisateur, que le discours collapsologue souvent fondé sur des études de sciences cognitives et psy, focalisées sur l'individu (notamment dans certaines pages du livre L'Entraide. L'autre loi de la jungle, de Pablo Servigne et Gauthier Chapelle) plutôt que sur les expériences historiques mutualistes, collectivistes.»*

Pour d'autres habitants, la collapsologie contribue surtout à pousser quelques familles aisées à s'acheter un terrain pour y faire de la permaculture et organiser une forme d'autosuffisance. Cette démarche est vue comme un premier pas positif mais insuffisant sans une lutte plus globale, sans volonté réelle de changer le contexte politique et économique dans lequel nous vivons. Adeptes de la décroissance depuis longtemps, Jean-Marie ajoute que *«même si les ressources étaient infinies et le pétrole*



disponible à profusion, une vie tournée vers la consommation n'est pas désirable, effondrement ou non».

L'ENTRAIDE ET LA COOPÉRATION COMME BASE COMMUNE

Les collapsologues et les zadistes se rejoignent cependant sur la priorité absolue de l'entraide et de la coopération pour faire face aux catastrophes. Les premiers la prônent et les seconds l'appliquent de longue date. Du reste, les Zad figurent en tête des exemples utilisés par les collapsologues. Précisément, ici l'entraide et les liens forts entre les habitants sont une motivation majeure qui les pousse à rester et à se battre. Ici, chacun évoque avec fierté la capacité du groupe à vivre ensemble, à prendre soin les uns des autres, à se mobiliser, à surmonter les désaccords, les différences, et à prendre des décisions communes. C'est l'autogestion qui unit les habitants autour de la défense de la zone : la volonté de ne pas se faire manipuler par une poignée de gros ego, tout en évitant l'entre-soi.

Cette obsession du collectif est le moteur de l'efficacité de la Zad. *«La victoire contre l'aéroport est en grande partie due à la capacité du mouvement à intégrer des personnes arrivant d'horizons très variés sans que cela ne crée de clivages trop forts. Ce qui a fait que cette lutte a marché, c'est un mélange de personnes, de personnalités variées, explique Angélique. Dans certaines assemblées, on était trois cents pendant la lutte. Il y avait une écoute incroyable. Bien sûr ça parle haut parfois, mais les intransigeants se font vite recadrer.»* Aujourd'hui, cette capacité à vivre ensemble reste la motivation clé de nombreux habi-

tants, une marque de fabrique de la Zad. Or ce n'est possible que parce que la Zad veille en permanence à échapper aux étiquettes. Le mouvement refuse de se ranger derrière telle ou telle idée cloisonnée, particulière (parti, association, philosophie...). Les habitants préférèrent spontanément ne pas se définir par rapport au dernier concept à la mode. Tout ce qui pourrait cloisonner ou exclure est spontanément considéré avec prudence car le mouvement veut être poreux, capable d'absorber la diversité : *«On a vu passer trop de concepts, de modes, pour partir derrière n'importe lesquels, bille en tête»*, se méfie Jean-Marie.



DE LA DÉFENSE DU BOCAGE À LA CONSCIENCE DU VIVANT

Cette priorité donnée à l'acceptation de la différence, ce souci de l'écoute, dépasse les êtres humains et englobe ici tout le vivant, dans une réelle continuité. Insuffler une plus grande empathie envers les non-humains (animaux, insectes, végétaux...) et construire une conscience du vivant : tels sont certains des fondements historiques et philosophiques de la communauté zadiste, en tout cas à Notre-Dame-des-Landes.

Cette orientation s'est manifestée tout particulièrement en 2006. Les promoteurs du projet d'aéroport, qui tentent alors d'en minimiser les conséquences sur la biodiversité, produisent une étude d'impact bâclée.

Un faux pas décisif, un des éléments qui scellent l'abandon du projet. La mauvaise foi des rédacteurs de ce document exaspère de nombreux naturalistes. Les prospections officielles ont littéralement survolé le



bocage, à la vitesse de quatre-vingt-dix hectares par jour ! *« Il manquait de nombreuses informations, se souvient Olivier. En 2012 nous avons lancé une contre-enquête, créé un groupe appelé les "Naturalistes en lutte" et refait toutes les prospections. Nous avons trouvé cent quarante-six espèces protégées (dont dix prioritairement), se souvient-il. Cela a invalidé la première étude. »* Non seulement ces découvertes ont alimenté les recours juridiques, mais ce travail s'est poursuivi pendant quatre ans, faisant de la zone l'une des mieux inventoriées de France.

LE SENS DE CE QUI NOUS ENTOURE

Au-delà de ses aspects scientifiques et légaux, cet épisode illustre une conscience profonde du vivant, intrinsèque à la lutte mais aussi aux conditions de vie des zadistes. Cette préoccupation imprègne leur quotidien et stimule les projets phares menés par les Naturalistes en lutte. Beaucoup passent leur temps immergés dans le bocage et vivent une sobriété qui pourrait préfigurer un contexte d'effondrement : ils logent en habitats légers (cabanes, yourtes, mobile homes...), travaillent souvent les mains dans la terre ou bricolent dehors, tour à tour sous le soleil, le givre ou le vent. Nombre d'entre eux doivent emprunter un chemin de terre pour aller chez le voisin, passer de la cabane-cuisine au mobile home-chambre, ou encore pour rejoindre les toilettes sèches (et froides). Tous font l'expérience sensible de ce paysage et connaissent, peu ou prou, la valeur écologique des lieux, de ce vaste réseau de haies qui permet à la faune de circuler en étant toujours près d'un arbre. Ces terres n'ont

pas subi le remembrement des années 1950-1970 et ont été très peu traitées et amendées. Elles sont donc restées quasi intactes depuis soixante-dix ans. Un petit trésor écologique de plus de mille hectares !

À l'image de la diversité humaine présente sur la zone, cette proximité avec le vivant s'exprime ici de diverses manières, à travers les pratiques agricoles, la relation aux non-humains et, toujours, l'observation et la protection de la vie sauvage. Pour certains, elle est le fruit d'un parcours et d'apprentissages de plus en plus essentiels face aux crises. C'est le cas des zadistes devenus agriculteurs. Au moment de leur arrivée, ils n'étaient ni paysans, ni experts de l'agro-écologie. *« Au début, il s'agissait de produire de la nourriture au milieu de la lutte et on a simplement suivi les manières de faire des agriculteurs présents, pas toujours bio. Puis on s'est formés, expliquent Véronique et Étienne, qui pratiquent aujourd'hui la permaculture sur 4,3 ha en traction animale avec trois chevaux. On veut créer une proximité animale et faire les choses ensemble. On cherche à comprendre le sens de ce qui nous entoure. »*

Un témoignage que confirme et illustre Jean-Marie. Il constate que les paysans de la Zad sont très soucieux de respecter la biodiversité avec laquelle ils vivent sur leurs parcelles et autour : *« S'ils savent qu'un endroit non cultivé abrite des tritons, ils le laissent tel quel. Et lorsqu'ils ont un doute, ils viennent nous consulter avant d'agir. Ici, on veut vivre avec la conscience que l'on n'est pas tout seuls, mais cette démarche ne se limite pas à "s'immerger dans la nature". Pour cela, il suffit de louer un gîte en montagne, plaisante-t-il. Ici, il s'agit plutôt d'être conscients du vivant et du fait que l'on ne peut pas survivre qu'entre humains, séparés du reste. »*



FAIRE CROÎTRE L'EMPATHIE POUR LE VIVANT

Jean-Marie, figure des Naturalistes en lutte, est très impliqué dans la création de l'École des tritons. Ce lieu de formation, ouvert sur un jardin et sur le bocage, cherchera à favoriser la croissance de l'empathie envers les êtres vivants. *«On sait que l'on va souffrir des dérèglements climatiques et de la chute de la biodiversité, explique Jean-Marie. Ce que l'on sait moins, que l'on ne mesure pas bien, c'est que l'humanité souffre déjà de la séparation d'avec toutes les espèces qui vivent autour d'elle, qui lui sont indispensables, mais que l'on ne rencontre jamais parce qu'elles vivent cachées dans la nature. Le triton en est un exemple : rares sont les gens qui ont l'occasion de le croiser dans leur quotidien. Ici, on veut rencontrer les espèces : chaque individu, chaque plante, chaque animal, et faire connaissance.»*

Outre cette démarche de sensibilisation, les Naturalistes en lutte ont un projet de conservation d'un espace environnemental et agricole au cœur du bocage appelé «les Noues qui poussent». Sur ces terres, ils souhaitent préserver et accroître la diversité des habitats écologiques, développer des expérimentations en agro-écologie associées aux enjeux naturalistes et faire de la zone un outil pédagogique pour tous. Ces parcelles, situées en tête de bassin versant, jouent un rôle majeur à la fois comme zone tampon dans la rétention et la régulation des eaux de pluie, comme zone d'épuration, et dans le développement de la microfaune et des invertébrés aquatiques.



LA ZAD DE NDDL ACTUELLE

17 JANVIER
2018

À l'issue de près de cinquante ans de conflits, le Gouvernement annonce la fin du projet d'aéroport à Notre-Dame-des-Landes.

C'est la surface
de la zone à défendre de
Notre-Dame-des-Landes.

+ 1000
DE
HECTARES

PROPRIÉTÉ

Les terres appartiennent au département, qui les loue aux agriculteurs de la Zad. Les habitations aussi sont pour la plupart la propriété du département, qui ne les loue pas. Ce sont actuellement des squats occupés par les habitants.

170

C'est le nombre estimé
d'habitants installés et
vivant dans cette Zad.



DÉCHETS : LE RETOUR À L'ENVOYEUR ?

Malheureusement le soin apporté à cette zone particulière n'est pas à l'image du paysage global de Notre-Dame-des-Landes. Des îlots de détritrus (vieilles bâches, carcasses de voitures, sièges auto, meubles, électroménager rouillé, etc.) parsèment la Zad depuis quelques années, laissés parfois par les zadistes de passage et souvent par les opérations de destruction des gendarmes et des militaires. Et la partie invisible est pire encore :

« Ici, 3 000 grenades ont été tirées par les forces de l'ordre, dont certaines pourraient contenir du cyanure, mais aussi 8 000 fumigènes (soit 48 000 capsules plastiques de gaz

lacrymogène). Tout cela est dispersé partout sur la Zad, explique Olivier. Il y a des éclats de plastique que les animaux peuvent ingérer. Avec le temps qui passe, l'herbe enfouit les déchets dans le sol, ajoute-t-il. Certains sols sont pollués (par le cyanure notamment) et difficilement exploitables. Des zadistes ont ramené des grenades en préfecture, mais ils ont été poursuivis pour cela ! » À l'heure qu'il est, aucun chantier de nettoyage n'est prévu. *« On rêve d'attaquer l'État qui a laissé ses grenades, soupire Jean-Marie. Malheureusement, aujourd'hui ce n'est pas possible de quantifier l'impact de ces déchets. »* En théorie, cela laisse donc peu d'espoir pour gagner ce combat juridique. Mais en pratique, ici, les causes perdues n'existent pas. ●

Reportage de **Lionel Astruc**



AU-DELÀ DE LA PROPRIÉTÉ

Les zadistes souhaiteraient acheter collectivement les bâtiments. Ils ont créé un fonds de dotation (La terre en commun) qui a pour projet de « devenir propriétaire pour s'affranchir de la propriété » et gérer collectivement le bâti. Ce fonds a déjà collecté plus de 650 000 euros auprès de 2 000 donateurs, en attendant que la possibilité d'achat se concrétise.

ALLER + LOIN

La Zad :
zad.nadir.org

Les Naturalistes en lutte et les Noues qui poussent :
naturalistesenlutte.wordpress.com

L'école des tritons :
colibris.link/ecole-triton

Fonds de dotation La terre en commun :
encommun.eco

En état d'urgence



Portrait de **Jean-Christophe Anna**

À première vue, rien ne prédisposait ce jeune cadre dynamique, libéral, urbain et ultra connecté à embrasser la cause de la collapsologie. Jean-Christophe Anna est né en 1975 à Strasbourg au sein d'une famille de droite chrétienne qui s'épanouit dans l'hôtellerie et l'architecture : on doit à son arrière-grand-père la construction de l'hôtel Hannong, un magnifique bâtiment centenaire en cœur de cité. À la maison, on lit *Le Monde*, *L'Express* et *Valeurs actuelles*. « *Mes déclics écolos sont tardifs, confesse-t-il. J'étais très informé, mais je suis longtemps passé à côté de ces catastrophes écologiques et même économiques que les Meadows⁽¹⁾ prédisaient trois ans avant ma naissance ! En vérité, jusqu'à il y a cinq ou six ans, j'étais très "tech" : j'aimais beaucoup la technologie et ses gadgets, la conquête spatiale, le développement multimédia... Sans avoir du tout conscience de leurs impacts délétères sur notre vie et pour la planète.* »

UNE URBANITÉ FRÉNÉTIQUE

Très technophile et « *pur citadin* », durant quarante-cinq ans. Avec un métier de chasseur de têtes pour de grandes entreprises, qu'il exerce avec passion. D'interventions dans les médias et les réseaux sociaux en organisation de grands shows à Paris sur le recrutement, il fait plusieurs rencontres qui le réveillent : « *Avec des sociologues, des psychologues, des experts du travail, précise-t-il, tous porteurs de visions innovantes en matière de travail, d'emploi et de relations sociales.* » Son paysage s'éclaire alors d'un jour nouveau, que la découverte de médias alternatifs comme *Socialter*, *Reporterre*, *Uzbek & Rica* finit de fissurer : « *Ils me permettent de découvrir l'économie sociale et solidaire, le revenu universel, les nouveaux modes de vie et de travail à travers les fab labs, les écolieux du réseau Oasis, etc. Et ce nouveau monde en émergence fait écho à des valeurs humanistes que j'ai en moi, à des colères aussi contre toutes les formes de domination.* »



Celui qui, aujourd'hui, se définit comme «un anarchiste qui s'ignorait», va brutalement décrocher de son monde d'avant. Et le coup d'arrêt est rude; il se traduit en 2015 par un burnout. Parce qu'il «porte trop seul une boîte de conseil à très forte activité», parce que surviennent juste avant Noël de «vives tensions entre son père et son frère», parce qu'il accumule aussi les dissonances entre ce qu'il fait et ce qu'il ressent et commence à penser. «Ce burnout a été court, mais intense : j'ai passé quatre mois au fond du trou, incapable de faire quoi que ce soit, même d'ouvrir un ordinateur.»

VINGT ANS POUR TOUT CHANGER?

Cette plongée intérieure, douloureuse, l'amène à questionner «ce qui s'est passé dans le monde ces vingt dernières années et que je n'ai pas vu». Il refait le film de cette saison impensée à vive allure. Tout y passe, l'évolution écologique, économique, techno-scientifique, politique. Et l'urgence lui saute aux yeux ! Il l'exprime dans un premier blog, intitulé «2017/2037, vingt ans pour tout changer!». Mais face aux données qu'il collecte tous azimuts, son chrono s'accélère : «Vingt ans pour tout changer ? Je

ne savais pas encore qu'on ne les avait pas...»

Sa mutation se précipite. Coup sur coup, il participe à la création d'EurOasis, tiers-lieu strasbourgeois fondé sur des valeurs écologiques et l'intelligence collective; il vote Benoît Hamon à la présidentielle – «à gauche, pour la première fois...»; et dévore fin 2017 le livre *Comment tout peut s'effondrer*, LA référence française de la collapsologie. Une claque ! L'ouvrage de Pablo Servigne et Raphaël Stevens donne tout à coup un nom au paysage qu'il dépeint depuis un an : l'effondrement ! «J'avais toutes les pièces du puzzle, documenté les multitudes de crises, mais je n'avais pas compris le système de l'effondrement, que tout était relié. Wouah...» Il doit agir. Déjà, à son niveau. «Je deviens très vite vegan, anti-spéciste, minimaliste, je n'achète qu'en vrac, bio et local, je bannis l'avion et le plastique, les douches longues et fréquentes.» Sa révolution intérieure est radicale, mais insuffisante à ses yeux pour relever les défis des grands basculements à l'œuvre.

Son action change d'échelle. En 2018, il lance le mouvement Strasbourg GO, deux ans avant les municipales, «pour faire de la métropole alsacienne un territoire résilient par temps d'effondrement. Je rêvais de transformer Strasbourg en ville-oasis, symbiotique avec le végétal, accueillante pour les migrants, réellement démocratique et où il n'y aurait plus de sans-abri.» L'initiative provoque de la curiosité, mais aussi de la méfiance du fait de sa dimension politique et, peut-être, à cause de sa conversion écologique tardive – notamment chez les associations qu'il souhaite associer. Et il réalise que la métropole de Strasbourg n'est pas la bonne échelle pour créer ce laboratoire du post-effondrement qu'il ambitionne : «Trop grande, trop bétonnée, trop peu d'espaces verts !» Sans attendre la fin de la campagne, il jette l'éponge avec ses colistiers et regarde déjà ailleurs.



« En 2014 à #rmsconf, grand événement sur l'innovation en matière de recrutement que j'organisais chaque année à Paris. Le sommet avant la chute : un sentiment de puissance en maître de cérémonie. Quatre mois après, je fais un burnout ! »

SAUVER LA VIE

« L'effondrement est global, mais l'alternative est locale. » Et surtout, assure-t-il, la clé de voûte du combat à mener passe par la défense du vivant. C'est le dessein du nouveau mouvement qu'il crée avec une dizaine de personnes, l'Archipel du vivant⁽²⁾. « Sauver la vie ! La racine de l'effondrement, ce n'est pas le dérèglement climatique, qui en est simplement une conséquence et un facteur aggravant. Et il est temps de passer des droits de l'homme aux devoirs des humains envers le vivant. » Il lui faut donc changer de vie pour mieux changer la vie. Ce sera en communauté et à la campagne. Il fait le tour de plusieurs oasis. Sans succès, car ses obsessions effondristes inquiètent... Finalement, il opte pour la première communauté du mouvement 0.6 Planet⁽³⁾, à la ferme de La Bruyère, au fin fond du Périgord vert. Enfin, le 25 janvier 2021, Jean-Christophe pose ses valises dans cet écovillage et investit une tiny house de 25 m² – « amplement suffisant, la nature sera mon salon ! » –, après six années de cavale pour tenter d'échapper à cette tragédie planétaire. Et il n'est plus seul à remâcher ce drame de notre humanité. Car cette communauté partage une grande partie de ses préoccupations. En premier lieu son constat sur l'état du monde et de notre civilisation.

ILS SONT PASSÉS AUX ACTES !

« La vision et l'investissement de 0.6 Planet sont justement de préparer la résilience face aux catastrophes à l'œuvre. Et ici, dans ma tiny house, je peux justement m'appliquer ce défi de mener une vie compatible avec l'empreinte écologique inférieure à la biocapacité de la Terre, celle de 0,6 planète⁽⁴⁾. » Sa « collaps'home » est en effet sans eau ni électricité, mais lumineuse et avec des toilettes sèches (une concession faite à ses enfants !), agrémentée d'une baignoire recyclée posée à l'extérieur. Le tout pour demeurer sobre, mobile et avec une faible empreinte écologique. Et il va pouvoir tester plein de solutions pour un mode de vie plus résilient. Mesurer l'empreinte carbone de chacune d'entre elles, de toutes leurs activités et leurs consommations.

LA BLESSURE FAMILIALE

Las, au bout de quelques semaines, Jean-Christophe déchant : « Je perçois un immense décalage entre le projet de départ et son évolution. La taille imaginée (intégrer 150 personnes dans ce lieu d'une façon résiliente et bien intégrées au territoire), le fonctionnement mis en œuvre, qui s'éloigne d'une gouvernance partagée... Cela ne correspond plus aux raisons qui m'ont fait venir. J'ai alors décidé de partir. » Cette fois, il le jure : dans sa quête d'une vie collective pour se préparer aux catastrophes, il va prendre le temps. Et peut-être réussira-t-il à en faire aussi un projet familial. Car pour l'instant sa mutation se fait en solitaire. Ses deux jeunes enfants lui rendent visite mais vivent avec leur mère, restée à Strasbourg. Une blessure encore vive. « J'ai changé trop vite trop de choses dans ma vie, elle ne comprend pas cette radicalité ni qu'au lendemain de mon burnout je me lance dans cette nouvelle aventure. Je suis devenu forcément anxiogène... Alors, je suis parti devant, en pionnier. »

Face aux inquiétudes de toute sa famille, en janvier 2020 Jean-Christophe leur écrit «une lettre d'amour». Sept pages où il leur assure qu'il n'est devenu ni fou ni égoïste, qu'il ne traverse pas une crise de la quarantaine, mais qu'il veut leur faire prendre conscience de la gravité des catastrophes que l'on traverse. Par cette lettre, par son site web et ses deux livres⁽⁵⁾, Jean-Christophe Anna s'est donné une mission : être un lanceur d'alerte sur le basculement de notre monde afin de permettre à chacun de mieux s'y préparer, pour préserver ses proches. *«L'espèce humaine va disparaître, dans le siècle. Je ne le souhaite pas forcément – quoique parfois je m'interroge... Quant au grand dévissage final, vu la très grande accélération des catastrophes, je l'attends dans les cinq ans, peut-être dans dix. J'espère en vérité un effondrement rapide, car plus on attend et plus les conditions d'habitabilité de notre planète deviennent difficiles.»* Cinq ans, dix ans... C'est déjà aujourd'hui à hauteur d'homme. *«D'ici là, nous avons un devoir de nettoyer, de dépolluer, de réparer, de réensauvager, de revivifier la planète avant de partir. Laissons aux autres espèces vivantes une chance de continuer!»*

«25 janvier 2021. Ma collaps'home à La Bruyère, une tiny house de 25m², dépouillée et minimaliste, que j'ai imaginé avec mon ami architecte Triet Le, pour en faire un habitat évolutif et résilient face à l'effondrement.»



Et lorsqu'on lui demande s'il redoute le futur, il répond : *«Non, je n'ai pas peur de ma mort, ni de l'effondrement. La seule crainte que j'ai est pour mes proches, qu'ils ne soient pas prêts face à ces catastrophes.»* D'ailleurs, à Noël dernier, Jean-Christophe a offert «un sac de résilience» à sa famille, avec une carte de France, une boussole, une couverture de survie, un sac de couchage, des talkies-walkies, une paire de jumelles, une fiche indiquant comment faire du feu et une paille qui filtre n'importe quelle eau. En six ans, Jean-Christophe est devenu un homme en état d'urgence. Il parcourt ce nouveau chemin sans plus se retourner. Avec authenticité. Sans concession. Sans tristesse apparente non plus. *«Tu sais, il ne faut pas croire, j'ai encore plein de joie et d'énergie en moi. Plein de confiance aussi sur ce que l'on peut construire ensemble.»* ●

Vincent Tardieu

1. Dennis et Donella Meadows sont deux des auteurs du fameux rapport *Les Limites de la croissance*, publié en 1972. Voir « Des ressources pour agir », page 78.

2. archipelduvivant.org

3. 06Planet (06planet.org) est une initiative lancée par un groupe d'ingénieurs, entrepreneurs et activistes pour expérimenter et promouvoir des modes de vie sobre et durable – utilisant seulement « 0,6 planète ». L'écovillage de La Bruyère est le premier d'une série à venir.

4. Si chaque être humain vivait comme un Français, il nous faudrait l'équivalent de 2,7 planètes pour assouvir notre consommation de ressources naturelles.

5. Le site de Jean-Christophe Anna, *Effondrement et Renaissance* : effondrementetrenaissance.com

Ses deux ouvrages :

- *Le climat n'est pas le bon combat ! Utopie bornée, la transition est morte*, L'Archipel du vivant, 2020 ;
- *Écrivons ensemble un nouveau récit pour sauver la vie. Utopie éclairée, la révolution est vitale*, L'Archipel du vivant, 2021.

Photos et légendes de Jean-Christophe Anna



Quand la Gironde se prépare à la résilience



Anne Rumin est doctorante en théorie politique (Sciences Po / Cevipof) et membre de l'institut Momentum. Le département de Gironde s'est engagé, depuis 2019, dans la mise en œuvre d'une stra-

tégie de résilience : il s'agit, pour ce territoire, d'anticiper les chocs et stress chroniques provoqués par les bouleversements écologiques, et de se transformer pour s'y adapter. Si cette stratégie est traversée par la perspective d'un effondrement semblable à celui que théorisent les collapsologues, cette inspiration n'est pourtant pas ouvertement revendiquée par le département. Exploration d'une démarche de territoire remarquable.

La Gironde est, depuis juin 2019, «*officiellement entrée en résilience*». La formule, qui rappelle volontiers une entrée en guerre ou en résistance, fait référence à un ensemble de mesures adoptées par le département pour faire face non pas à un ennemi, mais à l'accélération potentielle des bouleversements environnementaux et sociaux liés au désastre écologique. Ces mesures convergent en une stratégie de résilience territoriale, coordonnée par la mission Agenda 21 du département et alimentée par l'avis d'un panel de trente-neuf citoyens. Les panélistes, tirés au sort par l'Ifop, se sont réunis à huit reprises et se sont concentrés

sur six thématiques jugées prioritaires : l'alimentation, les déchets, l'eau, l'habitat, les mobilités et l'entraide.

Cette stratégie, qui n'est pas encore totalement déployée sur le terrain, a déjà poussé le département à engager un certain nombre d'actions : la collectivité s'est d'abord outillée, en créant un « *kit de résilience territoriale pour les collectivités* » (regroupant des définitions de la résilience, une application web permettant de tester la résilience d'un projet et des exemples inspirants), des formations Mooc, mais aussi un « *jeu sérieux* ». Ce dernier, qui prend l'aspect

d'un jeu de plateau, doit sensibiliser les élus et agents territoriaux aux mécanismes et enjeux de la résilience, en les poussant à collaborer pour faire face à des catastrophes diverses.

Cette stratégie a également contribué à la mise en place du programme Gironde Alimen'terre : il encourage les modes de production et de consommation alimentaires respectueux de l'environnement. Cette stratégie a, en outre, conduit la Gironde à lancer l'expérimentation d'un revenu universel d'activité :

lancée dès 2017 en collaboration avec douze autres départements, elle devrait notamment concerner les 18-24 ans, souvent exclus des minima sociaux. Enfin, le département poursuit cette dynamique résiliente à travers l'élaboration d'un budget participatif finançant des projets de transformation écologique et sociale portés par les 11-30 ans, mais aussi à travers un « *projet d'administration de résilience organisationnelle* » appliqué à ses propres services techniques.

ONDE DE CHOC

Cette démarche girondine est rare en France. Mais pour quelles raisons le département, de majorité politique PS/EELV, a-t-il choisi de se positionner sur ce sujet de la résilience ? Une chargée de mission, intervenant dans la définition et la mise en œuvre de cette stratégie à la mission Agenda 21, nous en retrace la genèse. En premier lieu, elle souligne la maturité de la collectivité départementale qui a adopté, depuis 2004, une politique volontariste concernant les enjeux environnementaux, en se dotant d'un Agenda 21 – ce qui n'est pas obligatoire – pour poursuivre les objectifs mondiaux de développement durable. C'est d'abord dans la continuité de ces efforts que s'inscrit cette stratégie. Mais elle évoque également un second facteur de mobilisation, qui aura motivé cette politique publique : *« Au niveau du département, la démarche vient d'une conférence "électrochoc" que le président du conseil général et sa majorité ont suivie, avec tout un discours autour du collapse, autour de l'effondrement. Quand le président a eu cette formation, il a très vite demandé aux services d'embrayer et de réfléchir à comment on pourrait d'ores et déjà agir à la hauteur de ces enjeux [...]. Si l'on considère qu'il y aura un effondrement systémique, alors c'est le devoir d'une collectivité territoriale que de s'organiser. Surtout pour un département très axé sur l'action sociale, et donc du côté des plus fragiles, car l'on sait que les plus fragiles seront les premières victimes de l'ensemble de ces chocs. »*

L'engouement girondin pour le sujet de la résilience vient en effet d'une conférence



tenue par Grégory Poinset et Pierre Charrier dans laquelle ils exposent des constats avancés par Pablo Servigne et Raphaël Stevens (inventeurs de la collapsologie), nous renseignant sur les vulnérabilités de notre société thermo-industrielle et sur un possible effondrement. Les intervenants portent également, comme il est courant de le faire dans les milieux collapsologiques, une attention toute particulière aux émotions : les auditeurs sont invités à mesurer l'évolution de celles-ci tout au long de l'exposé. Cette conférence, organisée une première fois en 2018 pour les élus girondins et à la demande du cabinet de Jean-Luc Gleize, président du conseil général, a ensuite été rejouée quatre fois, à l'attention des agents territoriaux et du panel de citoyens mobilisé pour participer à la création de la stratégie de résilience.

S'Y PRÉPARER SANS EFFRAYER ?

Si cette sensibilisation aux enjeux de l'effondrement a fait bouger les lignes de la stratégie départementale, la collapsologie n'est pas explicitement présente dans la communication du territoire. Plutôt que de communiquer sur une perspective effondriste, évoquée en interne, celle-ci s'efface progressivement dans la publicité qui est faite de la démarche, aux profits de « perspectives heureuses », de récits positifs convergeant sous la notion de résilience. La dimension collapsologique n'y est dès lors présente qu'en demi-teinte : certains éléments discursifs des documents officiels en trahissent l'existence et nous renseignent sur son influence. On

retrouve ainsi, dans ces documents, des leitmotifs du discours des collapsologues notamment (les « générations présentes et futures », « l'entraide ») et des perspectives similaires (effondrement du système bancaire et catastrophes en cascade, pour ne prendre que ces exemples). Et l'on trouve, en conclusion des « 33 grandes questions de résilience territoriale en Gironde », l'interrogation suivante : « Et si tout était lié ? » Enfin, si la possibilité d'un effondrement systémique n'est pas sérieusement évoquée par le département, il en est pourtant fait mention sous une forme détournée et ludique : le « jeu sérieux » inventé pour sensibiliser les élus et agents à l'urgence écologique associe tout de même une défaite des joueurs à... un « effondrement de la Gironde » !

Dès lors, comment interpréter cette disparition progressive de la perspective effondriste dans la communication girondine ? Pour la chargée de mission que nous avons rencontrée, celle-ci est liée à la peur de susciter des réticences auprès des populations, mais aussi au sein des élus et agents territoriaux, qui ne partagent pas tous le même regard quant à la possibilité d'un effondrement. « On est face à des niveaux de maturité différents au sein du département », concède-t-elle. Il s'agit donc d'avancer avec diplomatie, pour « éviter de concentrer le débat sur les mots, ce qui nous fait perdre du temps » et en trouvant « des mots intermédiaires ». « On voulait surtout un passage à l'action. » La parole effondriste est en revanche acceptée lorsqu'elle vient de partenaires externes, à l'instar des conférenciers mobilisés dès 2018, qui endossent la responsabilité d'un discours difficile à porter dans des milieux institutionnels, où il paraît encore trop « radical ».

L'EFFONDREMENT IMPENSABLE POUR UNE INSTITUTION

L'exemple girondin, où se déploie et se rétracte la perspective effondriste, peut nous inspirer des conclusions supplémentaires. Premièrement, il est clair que la possibilité d'un effondrement systémique n'est pas une conviction partagée et revendiquée unanimement par les acteurs du territoire de Gironde. Dès lors, cet horizon, pour exister malgré tout, doit être présenté sous la forme d'une hypothèse de travail : il s'agit là d'un scénario extrême qui doit pousser à un effort d'imagination les élus et agents, mais pas nécessairement d'une réalité inéluctable.

L'usage qui est fait de la perspective effondriste pourrait ici rappeler le « *catastrophisme éclairé* » de Jean-Pierre Dupuy, qui préconise d'imaginer une catastrophe à venir dans l'objectif de l'éviter : la possibilité d'une catastrophe s'inscrit dans une méthode. L'effondrement, à ce stade, peut avoir du mal à véritablement dépasser la seule expérience de pensée et à s'inscrire dans le champ du réel. Peut-être car il s'agit là, comme le rappelle le philosophe Günther Anders, d'un « *phénomène supra-liminaire* », dont l'ampleur excède nos capacités de représentations. On peut alors s'interroger quant aux liens entretenus entre la vivacité de cette hypothèse de travail et la radicalité des actions effectivement déployées : est-on plus ambitieux, plus efficace,

LA RÉSILIENCE TERRITORIALE : DE QUOI PARLE-T-ON ?

De très nombreuses définitions de la résilience, et notamment de la résilience territoriale, existent : elles semblent toutes désigner la capacité d'un système à anticiper, à s'adapter et à se transformer face aux changements. Mais la notion nous vient, à l'origine, de la physique mécanique. Peu à peu, le terme a été repris en psychologie, en écologie, en urbanisme, ou encore dans le développement personnel – jusqu'à être utilisé par Emmanuel Macron et son gouvernement dans de nombreux discours ou à travers la mise en place d'une « Opération résilience » dans le cadre de la crise sanitaire. La notion est donc surmobilisée par des acteurs variés, qui en ont des compréhensions parfois différentes, voire contradictoires. Le succès de la

« résilience » entraîne ainsi un relatif flou quant aux réalités concrètes qu'elle recouvre, au point que la notion est parfois très vivement critiquée. Ainsi, certains détracteurs de la résilience en dénoncent le caractère trop peu politique : la résilience nous pousserait à croire que l'on peut s'adapter à tout, sans avoir à interroger les causes des catastrophes face auxquelles il s'agit de se montrer résilient. De la même manière, il serait problématique, selon le philosophe Michel Juffé, de tenir la résilience pour « *la solution miracle à tous les problèmes rencontrés par une société* », et de restreindre ainsi le concept à un seul buzzword.

Pour faire face à ces difficultés, de nombreux acteurs des territoires – institutionnels, privés, citoyens – ont tenté de mettre en place des méthodologies et outils qui entendent rendre



plus rapide, lorsque l'on croit véritablement à cette possibilité ?

Deuxièmement, il est intéressant de souligner que le discours effondriste, pour pénétrer les institutions, aura eu besoin dans notre cas d'être porté par des intervenants extérieurs, venant présenter un regard – le leur, seulement le leur – sur le monde. La radicalité du discours effondriste semble ainsi confisquée et déléguée à des partenaires externes. Comment l'expliquer ?

D'abord, il est peut-être difficile, pour des agents territoriaux confrontés à des structures hiérarchiques et des phénomènes d'autocensure, de revendiquer librement un tel discours. Mais, plus encore, il se peut que les acteurs institutionnels se trouvent, face

au propos collapsologique, plongés dans un paradoxe : l'effondrement, dans sa définition même, doit s'incarner dans la mise en faillite de ces institutions qui échoueraient à maintenir leurs services. Comment, dès lors, anticiper cet effondrement depuis les institutions elles-mêmes ? Comment le faire sans remettre en cause plus profondément les raisons d'être et principes d'organisation de celles-ci ? Ici, il s'agit donc bel et bien, et comme l'amorce la Gironde, de penser la transformation de nos modes de gouvernance. Et de nos institutions. ●

Anne Rumin

la notion de résilience plus opérationnelle, pour en faire une véritable boussole guidant les politiques publiques et les projets urbains. Cependant, ces outils semblent parfois complexes, s'appuyant sur un très grand nombre d'indicateurs, ce qui peut constituer un obstacle pour qu'une majorité des citoyens puissent s'en emparer et se les approprier. Dès lors, on assiste à une relative professionnalisation de la résilience, qui semble de plus en plus réservée à des experts. Ce phénomène peut poser problème : si la résilience est liée à des questions de démocratie, les populations ne peuvent pas être exclues d'une réflexion sur la thématique. C'est là l'objectif que se donne la démarche girondine, qui appuie sa stratégie sur une concertation citoyenne. ●

A.R.

ALLER + LOIN

Gironde résiliente. *Contribution du département de la Gironde pour anticiper et s'adapter aux changements environnementaux et sociétaux*, novembre 2020, p.3 :

gironde.fr/resilience

« Les échos des rencontres / panel citoyen : compilation des échos des 8 séquences décembre 2019 – juin 2020 » : **gironde.fr/resilience**

Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Seuil, 2004.



Un bunker pour renaître



4 millions de survivalistes aux États-Unis, un marché de 1 milliard de dollars : la « *préparation* » à toutes sortes d'apocalypses n'est pas si marginale. Elle donne un espoir à une partie de la popula-

tion anxieuse et frustrée par les menaces qui pèsent sur « *leur Amérique* ». **Bradley Garrett**, maître de conférences en géographie sociale et culturelle à l'University College de Dublin, a effectué une étonnante plongée au sein de ces communautés survivalistes. Et notamment auprès de ceux qui construisent divers abris pour sécuriser leur avenir dans un monde chaotique. Il en a tiré en 2020 le livre *Bunker: Building for the End Times*. L'odyssée saisissante d'un peuple de la peur.

« **L**a *préparation à l'effondrement*, prévient d'emblée Bradley Garrett, est une pratique qui consiste à anticiper et à s'adapter à des conditions de calamité imminente, allant de crises de faible ampleur à des événements conduisant à l'extinction de l'humanité. » La pandémie de Covid-19 serait ainsi considérée comme un événement « *de niveau intermédiaire* ». « *Le survivalisme est un système de croyances et un ensemble de pratiques peu structurés mais omniprésents.* »

Avant d'explorer à ses côtés les abris, ces arches souterraines pour un futur incertain, il est utile d'éclairer les racines politiques et sociales de ce mouvement des *preppers* (littéralement : « ceux qui se préparent ») né aux États-Unis. Sa première manifestation est





consécutive aux bombes larguées sur Hiroshima et Nagasaki puis aux tensions de la guerre froide. Avec l'atome, l'homme découvre qu'il est capable non seulement de détruire des millions d'êtres vivants, mais aussi potentiellement la planète tout entière! Dès les années 1950, les administrations successives plaident pour la construction d'abris anti-atomiques. Mais le Congrès des États-Unis n'en donne pas vraiment les moyens et ces abris demeurent limités à quelques centaines – destinés le plus souvent aux élites. Des particuliers commencent alors à construire leurs propres abris. Comme le souligne Bradley Garrett, *«cette période, parfois appelée "first doom boom", est d'une importance cruciale car elle a marqué l'abandon de la protection sociale par le gouvernement américain dans le contexte d'un éventuel génocide nucléaire»*.

CONSERVATEURS PAR ESSENCE

Il n'est guère surprenant que la milice des Minutemen, une organisation anticomuniste formée par Robert DePugh, encourage dès lors le peuple américain à se préparer à la guérilla au sein même des États-Unis en se formant aux techniques de survie, à la chasse, au tir, et en s'efforçant de combler l'insuffisance des infrastructures gouvernementales. *«Ce fut le germe d'un mouvement social connexe que nous appelons aujourd'hui survivalisme»*, note le géographe. Dans les années 1970, la violence des chocs pétroliers et les difficultés que rencontrent les États-Unis face au bloc soviétique suscitent des alertes récurrentes sur un effondrement économique. Puis, vers 2000, ce sont plutôt les épidémies d'origine animales qui inquiètent – dont les

virus du Nil occidental, Ebola et de la fièvre porcine. Plus récemment, les effets des dérèglements écologiques et climatiques sur leur vie quotidienne et la possibilité d'un effondrement global ont avivé de nouvelles angoisses chez les Étatsuniens. Les récents développements en matière d'intelligence artificielle, de biotechnologies et de modifications de gènes, mais aussi de systèmes de surveillance, renforcent ces angoisses d'un monde qui part à la dérive. Comme le soulignent de nombreux observateurs, cette préparation à l'effondrement, destinée à affronter le TEOTWAWKI, *«The End Of The World As We Know It»* («La fin du monde tel que nous le connaissons»), révèle une douloureuse nostalgie pour un monde d'avant... idéalisé. On peut également discerner dans ce mouvement une certaine poursuite du mythe des pionniers d'Amérique, à la recherche d'une nature encore «pure» et d'une société à construire. Conservateur par essence, ce mouvement très présent ces dernières années parmi les soutiens de Donald Trump est traversé par plusieurs courants. On pointe souvent dans les médias l'influence de l'ultradroite et des suprémacistes glorifiant la «race blanche», ou celle de congrégations religieuses prêchant pour une «Amérique pure», encore non «pervertie» – par le communisme, l'homosexualité, le féminisme, etc. Garrett tempère cette description : *«Jamais dans mes enquêtes je n'ai eu affaire à des racistes ou à des misogynes. Pour moi, ce qui domine est plutôt l'influence de ceux qui cherchent à construire leur propre communauté hors de tous réseaux officiels, l'influence aussi des théories du complot*



propagées sur les médias sociaux. Et, bien sûr, celle du libertarianisme.» Un courant qui prône un État minimal, le laissez-faire économique et l'extension des droits individuels.

COCONS TEMPORELS

En fait, il existe des différences sensibles entre les manifestations survivalistes marginales des années 1960 et la préparation à l'effondrement actuelle. Dans l'idéologie du *prepper*, «la foi dans l'adaptation a supplanté l'espoir d'une atténuation, rendant leurs abris plus spéculatifs que réactionnaires et plus temporels que spatiaux, estime le géographe. Les bunkers qu'ils construisent sont une arche permettant de traverser une catastrophe probable (mais pas toujours spécifiée); ils sont une sorte de chrysalide à partir de laquelle on peut renaître – potentiellement même dans un milieu amélioré...»

Grâce à leurs échanges de compétences et leurs formations à la survie, par leurs constructions d'abris, de bunkers ou de fermes isolées, à force de stockages de vivres, d'eau, de médicaments et de divers matériels, ces survivalistes se préparent autant à l'apocalypse qu'à sécuriser un avenir jugé chaotique.

Moins fachos et donc plus résilients? Sans doute, en partie. Aujourd'hui, la «préparation» mobilise des millions d'Étatsuniens : plus de 3,7 millions s'auto-identifiaient comme survivalistes en 2013⁽¹⁾. Et le business engendré est étourdissant : alors qu'un article du *New York Times* de 2013

estimait ce marché à 500 millions de dollars par an, certains analystes⁽²⁾ l'évaluent à présent à 1 milliard de dollars, sachant qu'environ 20% des Américains achèteraient chaque année du matériel de survie et que 35% ont déclaré qu'ils avaient déjà ce qu'il fallait en cas d'urgence. Si l'on ajoute à cela les ventes d'armes, qui ne sont pas l'apanage, loin de là, des *preppers*, l'industrie de la préparation à l'apocalypse est considérable!

L'ARCHITECTURE DE LA PEUR

Suivons à présent Bradley Garrett dans sa visite de l'arche de Larry Hall, un ancien entrepreneur, promoteur immobilier et «préparateur» de l'apocalypse. Niché au sein d'un monticule verdoyant parmi des champs de maïs du Kansas, son bunker est entouré d'une clôture métallique et surveillé par des caméras ainsi qu'un garde camouflé armé d'un fusil d'assaut. Bienvenue à Survival Condo!

C'est en 2008 que Larry Hall achète cet ancien silo à missiles, construit au début des années 1960. Il le transforme en une tour inversée de quinze étages où une communauté de soixante-quinze personnes peut survivre cinq ans. Si ce promoteur convient qu'aucun dispositif technique et architectural, aussi sophistiqué soit-il, ne peut garantir la résilience des occupants au sein d'un bunker durant autant d'années, la sécurité et le confort à bord restent d'une absolue nécessité. Aussi tous les équipements de Survival Condo sont-ils haut de gamme : des portes anti-explosion de plus de sept tonnes, qui peuvent être verrouillées à tout moment; une unité de filtration d'air nucléaire,



biologique et chimique (NBC); une production électrique de 50-60 kW, dont une éolienne extérieure, deux générateurs diesel capables de fonctionner pendant deux ans et demi et 386 batteries de sous-marin d'une durée de vie de quinze à seize ans; et un système de purification de l'eau hors pair capable d'assainir 38 000 L d'eau par jour.



Cet immeuble enterré dispose aussi de stocks d'aliments d'une durée de conservation de vingt-cinq ans, d'un théâtre et d'un *home cinema* dernier cri, d'un bar avec des milliers de litres de bières et de vins en réserve, d'un mur d'escalade. Sans oublier la piscine de 190 000 L (trois fois plus grande qu'une piscine privée classique), bordée d'une cascade, de rochers, de chaises longues et d'une table de pique-nique... Et toutes les ampoules LED sont réglées pour produire une lumière chaude afin d'éviter la dépression. Du luxe et un «prendre soin» à tous les étages donc, «pour rendre la vie ici la plus normale possible». Mais avec une vue imprenable sur l'obscurité et la solitude!

REPRENDRE LE CONTRÔLE DES CATASTROPHES

Cet exemple de bunker, on le devine aisément, n'est pas taillé pour toutes les bourses – il a déjà coûté 20 millions de dollars à son promoteur. Et la plupart des *preppers* étasuniens se contentent d'abris bien plus modestes et provisoires, qui vont du bâtiment plus ou moins étanche et autonome aux pièces dissimulées dans une maison, où l'on stocke quantité de vivres

et de matériel de survie, en passant par des caves, des grottes ou des parkings souterrains réaménagés.

Pour autant, l'exemple de Survival Condo est éclairant sur la mentalité commune à la plupart des survivalistes étasuniens. «*Votre meilleure chance d'être réellement en sécurité est lorsque vous prenez le contrôle des situations de crise, insiste Larry Hall. C'est le choix d'agir qui importe. Grâce à l'action, l'espoir peut naître de la peur.*» Cette préparation minutieuse leur permettra dès lors de mieux renaître au grand jour. Car ce concepteur et vendeur de bunkers comme ses destinataires s'attendent à pouvoir réémerger dans le monde postapocalyptique afin de tout reconstruire.

À défaut de pouvoir fuir une Terre qui s'effondre grâce aux navettes spatiales d'un Elon Musk, le milliardaire qui rêve de Mars, ces *preppers* conçoivent des vaisseaux sous terre. Une sorte de «*pont temporel permettant la réémergence dans un nouveau milieu*», ajoute Bradley Garrett. «*Certains imaginent le bunker comme une chrysalide destinée à se transformer en un moi modèle, un laboratoire pour construire un corps et un esprit meilleurs*». Apte à recréer une civilisation plus durable? On aurait alors affaire à une renaissance après «*une nécessaire "remise à zéro" d'un monde désordonné, compliqué et fragile*». Et notre géographe de conclure : «*La préparation est en fin de compte pleine d'espoir, bien qu'égoïste.*»

L'enquête et le regard de Bradley Garrett sont instructifs et font tomber certains *a priori*. Ces *preppers* m'apparaissent néanmoins comme les représentants d'une sacrée fuite en avant, d'un solutionnisme technologique qui tend à s'adapter aux catastrophes plutôt qu'à agir dessus, en acceptant l'idée d'une régénération ou d'une résurrection réservée à quelques-uns – les plus forts, les plus riches, voire

les plus blancs? Ce mouvement des bunkeristes s'apparente ainsi, à mes yeux, aux transhumanistes, même si ces derniers tentent de repousser une apocalypse individuelle (le vieillissement, les maladies ou la mort) par d'autres solutions technologiques, empruntant cette fois aux biotechnologies ou à l'intelligence artificielle. ●

Vincent Tardieu

1. Selon le site d'information financière 24/7 Wall St.
2. D'après l'enquête menée en 2017 par la société de technologie financière Finder.

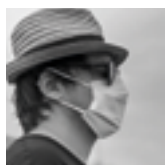
ALLER + LOIN

Bradley Garrett, « We Should All Be Preppers », *The Atlantic*, 3 mai 2020 (en anglais) :

colibris.link/preppers

Bradley Garrett, *Bunker Building for the End Times*, Allen Lane, 2020 (en anglais) :

colibris.link/bunker



Survivalisme : le syndrome des cigales et des fourmis

Qui sont les survivalistes français ? Quelles sont leurs motivations ? Sont-ils des individus lucides et prévoyants ou de nouveaux fanatiques de l'apocalypse ?

Bertrand Vidal est chercheur en sociologie à l'université Paul-Valéry Montpellier 3 (Leiris). Il est secrétaire de rédaction des revues *Les Cahiers européens de l'imaginaire*⁽¹⁾ et *Rusca*⁽²⁾. Auteur de *Survivalisme. Êtes-vous prêts pour la fin du monde ?*⁽³⁾, il développe une analyse critique de cette mouvance très composite.

LE SURVIVALISME EST D'ABORD LE RÉCIT DE LA PEUR

À travers les lectures d'articles, de blogs et les échanges que j'ai eus avec des Français vivant là-bas, très impliqués dans ce mouvement, on retrouve des racines profondément conservatrices, libertariennes, voire extrémistes. Et surtout un récit de l'angoisse.



Car, comme le souligne le sociologue Richard G. Mitchell dans son *Dancing at Armageddon*⁽⁴⁾, au-delà de quelques constructions d'abris, de formations de survie et de stockages de vivres et d'armes, chez ces survivalistes on est plus dans le discours que dans l'action. On est pour moi dans l'«enromancement», un terme du vieux français qui fait référence aux chevaliers de la fin du Moyen Âge qui se retrouvent socialement disqualifiés lorsque l'armée royale est créée. Ils vont alors développer des récits, tels que le cycle de la Table ronde, et se donner les noms d'Arthur ou de Lancelot. Aujourd'hui, cet enromancement, c'est ce qu'on appelle *storytelling*, le fait de se raconter des histoires. Eh bien, les survivalistes, même les plus radicaux, ne font que ça ou presque : ils se racontent des histoires de fin du monde où ils ont le beau rôle de survivants voire d'élus de l'apocalypse... Donald Eugene Sisco, qui les inspire à la fin des années 1960, est un ancien membre du Parti nazi américain qui va se faire appeler Kurt Saxon, le Saxon Brutal. Sa croisade : défendre les WASP (les protestants blancs anglo-saxons) contre les «Rouges», les caravanes de pillards, les Afro-Américains, les étudiants dégénérés... Tout un programme !

DES SURVIVALISTES FRANÇAIS DE PLUS EN PLUS ÉCOLOS

En France, on peut évoquer ceux qui se préparaient au bug de l'an 2000 ou font écho aux discours de préparation de la fin du monde selon le calendrier maya – le 21 décembre 2012. Mais les survivalistes

français des années 2010 se démarquent de ces «paranos hallucinés» que dépeignent les médias. Ce sont des individus plutôt cultivés, déçus par notre société, et de plus en plus écolos. Leurs récits de fin du monde empruntent à d'autres angoisses que celles cultivées outre-Atlantique pour les catastrophes climatiques, écologiques et financières principalement. Et ils ne sont pas aussi extrêmes. Encore que : on peut relever l'influence du Suisse Piero San Giorgio, proche d'Alain Soral, qui surfe sur la crise financière et économique de 2007-2008 et désigne dans son ouvrage *Survivre à l'effondrement économique* un ennemi : les vagues migratoires consécutives à ces crises...

Les survivalistes français commencent à se relier, notamment avec la page Facebook du Réseau survivaliste francophone (RSF) créée en 2012⁽⁵⁾. Pour autant, ils ne collectivisent pas les choses en s'unissant dans une grande action collective. C'est ce que Michel Maffesoli appelle des tribus : des individus qui vénèrent un totem. Et, ici, le totem, c'est la survie. Méfiants vis à vis des institutions, ils échangent sur leurs angoisses, leurs frustrations ou leurs colères. Certains sont tentés de s'armer et de se protéger contre les menaces qu'ils identifient, dans une vision assez proche des survivalistes américains. D'autres quittent plutôt les villes pour la campagne et développent un mode de vie le plus autonome possible, parfois en petits collectifs solidaires. Ces derniers sont par ailleurs influencés par les écrits de Pablo Servigne et Raphaël Stevens.

UN DÉSIR DE CATASTROPHE

La plupart des survivalistes français prennent comme modèle la fourmi : c'est l'emblème de RSF. Un insecte qui se développe en colonies et travaille dur pour

résister aux mauvais jours. Ça, c'est l'aspect positif de la coopération. Malheureusement, dans de nombreux discours survivalistes on trouve aussi la cigale, voire le « zombie ». Ceux qui ne travaillent pas de leurs mains, qui ne vivent pas de la terre, qui ne sont guère utiles pour la communauté. Ceux-là ne méritent finalement pas de passer l'hiver et peuvent même constituer un danger...

Le monde de l'effondrement serait ainsi composé d'utiles et d'inutiles, d'élus de l'apocalypse qui s'y préparent et de parasites qui seront balayés, de *winners* et de *losers*. On est finalement dans ce que la philosophe Barbara Stiegler analyse comme étant l'impératif du néolibéralisme : s'adapter ou disparaître ! On peut même penser que, chez ces survivalistes, la catastrophe est utile en ce qu'elle va nettoyer la planète de ces cigales finalement toxiques ; nettoyer la planète de ses vices et de ses problèmes.

Attention, tous ne tiennent pas ce discours. Pour d'autres qui trouvent des vertus aux catastrophes, comme le collapsologue Pablo Servigne, celles-ci joueront plutôt un rôle de catalyseur de conscience, d'actions contre la civilisation thermo-industrielle et de pensées pour le monde d'après. On le voit, il y a bien des ambiguïtés à lever au sein de cette mouvance très composite des survivalistes français. ●

1. lescahiers.eu
2. rusca.numerev.com
3. Bertrand Vidal, *Survivalisme. Êtes-vous prêts pour la fin du monde ?*, Arkhê, 2018.
4. Richard G. Mitchell, *Dancing at Armageddon. Survivalism and Chaos in Modern Times*, University of Chicago Press, 2002 (en anglais).
5. colibris.link/survivalistes



Propos recueillis par **Vincent Tardieu**



47

l'ombre exprime ici l'idée de quelque chose qui n'est ni totalement présent, ni totalement absent. Mais dans la pensée politique verte, l'idée de catastrophe globale ne fait pas l'objet d'une définition précise et définitive. Certains appuient beaucoup sur le risque de guerre nucléaire, d'autres davantage sur la question démographique, d'autres sur la destruction de la nature, d'autres sur la finitude des ressources, etc. Donc on a affaire à quelque chose de fluctuant, mais de quand même suffisamment massif et inquiétant pour influencer sur les manières dont l'écologie politique formule ses craintes et ses espoirs pour l'avenir du monde.

Or, une idée qui découle de cela est que le temps est compté. Que la trajectoire insoutenable qui est la nôtre ne pourra pas durer éternellement, que *« nous allons dans le mur »*, que *« ça va mal finir »*, etc. C'est une idée très présente dans l'écologie politique. Mais il faut éviter les caricatures, et constater aussi que, contrairement à une idée reçue, cette idée ne conduit pas nécessairement au fatalisme, au défaitisme et à la démobilisation.

Ce que montre l'étude des mobilisations écologistes, c'est qu'il y a en fait beaucoup de gens qui s'activent *« à l'ombre des catastrophes »*. C'est-à-dire qui s'activent en même temps qu'ils sont inquiets, ou à cause de cette inquiétude, ou malgré cette inquiétude. Par exemple, je rencontre peu de militants aujourd'hui dont on pourrait dire qu'ils sont franchement optimistes quant à l'avenir du climat. Et pourtant ils se mobilisent, parce que même si la catastrophe climatique gagne en plausibilité et en intensité, cela ne veut pas dire que tout est perdu. Ce militantisme à l'ombre des catastrophes concerne toutes les classes d'âge,

mais les plus jeunes ont en plus la particularité de devoir aussi se poser des questions importantes pour leur future vie d'adulte dans ce contexte très anxiogène d'assombrissement des horizons écologiques et climatiques : à quoi vais-je me former ? faut-il faire des enfants ? etc.

🔥 Parmi les trajectoires des écolos devenus catastrophistes que vous avez étudiées, vous relevez une certaine *« désillusion »* chez eux. Est-ce que leurs profils, leurs classes d'âge, leurs itinéraires et leurs espaces de lutte sont à peu près les mêmes ? Quelles sont leurs caractéristiques ?

Là aussi, je pense qu'il faut faire attention à ne pas enfermer les militants dans des cases ou des catégories qui ne sont pas les leurs. Il y a bien sûr des écolos qui disent explicitement être devenus catastrophistes et qui l'assument, parfois pour exprimer et partager l'émotion qui est la leur, et parfois peut-être aussi avec un petit penchant pour la provocation. Mais ce n'est pas très fréquent car, encore aujourd'hui, la disqualification du catastrophisme reste très forte : dans le langage courant, le mot « catastrophisme » est souvent utilisé (à mon avis à tort) comme un synonyme de fatalisme et de défaitisme.

Quand je parle de « logique sociale de désillusion », c'est pour exprimer l'idée que les individus et les groupes qui revendiquent leur catastrophisme ne sont que la partie émergée de l'iceberg. On s'intéresse à eux et on multiplie les reportages sur les survivalistes persuadés que la fin est proche parce que c'est sensationnel, mais le risque est de ne montrer que les trajectoires les plus outrées ou les plus caricaturales.

Au-delà des cas individuels les plus spectaculaires de conversion au catastrophisme, il y a une logique sociale de désillusion qui concerne des cercles sociaux beaucoup



plus larges. Pour en revenir à l'exemple du climat, qui croit encore que l'on pourra éviter un réchauffement global de plus de 2°C? Ce seuil des 2°C structure les mobilisations et les politiques climatiques depuis plus de deux décennies, et il n'y a pas besoin de se dire catastrophiste ou collapsologue pour constater que des fenêtres sont en train de se refermer. Nous sommes désormais dans une zone grise où *a priori* la limitation du réchauffement climatique à 2°C serait encore de l'ordre du techniquement faisable, mais au prix d'une décroissance globale des émissions si rapide et si

les privilèges, et c'est là que se joue aussi une grande part du refus de la sobriété et de la décroissance aujourd'hui. Bien sûr, je ne suis pas en train de dire que la population française aspire à la décroissance et que ce sont les hyper-riches qui la lui refusent! Mais c'est un peu un piège que de pointer la faible perception des urgences écologiques dans les catégories sociales défavorisées sans pointer aussi, d'abord, celles des catégories sociales les plus favorisées. L'idée que les plus riches ont les modes

La transition écologique ne peut pas se faire sans une décroissance massive des inégalités.

soutenue que cela devient socialement et géopolitiquement assez improbable. C'est ça, la logique sociale de désillusion : une forme d'érosion de la confiance qui travaille la société et les mobilisations écologistes à mesure que les décennies passent.

🔥 On a l'impression que les écolos catastrophistes impriment peu dans les catégories sociales défavorisées ou déclassées. Comme si la perception des urgences sociales et écologiques n'était toujours pas partagée et les frustrations différentes, alors même que les impacts socio-économiques des catastrophes écologiques ont été abondamment étayés... Qu'en pensez-vous?

J'aurais tendance à dire que les approches catastrophistes n'impriment pas beaucoup non plus dans les catégories sociales les plus favorisées, chez les hyper-riches dont on sait très bien qu'ils ont les modes de vie les plus dévastateurs. C'est là que se situent

de vie les plus polluants n'est pas nouvelle : René Dumont le disait déjà dans les années 1970! Mais l'idée est maintenant bien étayée par de nombreuses études. Et c'est cela qui rend aujourd'hui incontournable le thème de la justice écologique et de la justice climatique. La transition écologique ne peut pas se faire sans une décroissance massive des inégalités. Le mouvement de la décroissance ne dit pas autre chose depuis vingt ans. Je pense que cette idée progresse, et que cela permet de travailler à des convergences entre question écologique et question sociale. Mais c'est vrai qu'elle avance lentement.

🔥 Lorsqu'on relit le rapport de Donella et Dennis Meadows (*The Limits to Growth*), rédigé en 1972 à la demande du Club de Rome, on réalise que l'essentiel était annoncé sur la finitude des ressources et l'échec à venir de notre modèle de production et de consommation. Comment



expliquez-vous ce rendez-vous manqué avec les décideurs du monde ? Est-ce dû à l'absence d'un mouvement écologiste puissant, qui n'a pas permis d'imposer le rapport sur la scène politique ?

Ce rapport, traduit dans de nombreuses langues et diffusé à 10 millions d'exemplaires, a été discuté et commenté par un bon nombre de personnalités politiques de l'époque – bien sûr, on peut se demander si beaucoup l'avaient réellement lu, mais c'est une autre question ! En tout cas, il y a eu une vraie caisse de résonance à l'époque pour cette publication.

Mais ce qu'il faut bien mesurer aussi, c'est l'incrédulité et le scepticisme auxquels les auteurs se sont heurtés. Quelqu'un comme Raymond Barre, par exemple, futur Premier ministre, tout en concédant que la pollution était un problème, a jugé en substance

en l'inventivité humaine est un fait idéologique très réel et très puissant.

Et puis, pour être complet, à côté des cas de confiance naïve mais sincère en la technique, il y a aussi eu des cas d'intox et de désinformation, pour faire dire au rapport Meadows ce qu'il ne disait pas. On l'a parfois présenté comme un texte annonçant un effondrement inévitable ou prophétisant la fin du pétrole avant l'an 2000, mais c'est faux. On peut reprocher beaucoup de choses au rapport Meadows, mais pas d'être fataliste et démobilisateur. D'ailleurs, il a beaucoup inspiré les débuts de l'écologie politique dans de nombreux pays, dont la France. René Dumont le mentionne souvent en 1973 et 1974, tout en insistant sur la nécessité d'en tirer des conclusions politiques – et pas seulement technocratiques.

Savoir n'est pas croire : même si l'on sait que c'est possible, on peine à croire que cela puisse réellement arriver !



que ce rapport était un tissu d'absurdités. Il a explicitement affirmé sa conviction que la technologie pourrait résoudre les problèmes posés par la technologie. Il a aussi écrit que, bientôt, le nucléaire permettrait de fournir à 10 milliards d'êtres humains une énergie propre et abondante pendant 1 million d'années. Et peu de temps après, en 1976, il était nommé à Matignon par Valéry Giscard d'Estaing, qui le présentait comme le meilleur économiste de France... La confiance en la technique et

♦ En plus du rapport Meadows, à partir des années 1990 les alarmes climatiques sur les pollutions et sur la biodiversité se multiplient. Vous pointez alors des dissonances cognitives et sociales comme freins à la mobilisation, par exemple le fait que *«savoir n'est pas croire»*. Et vous indiquez que, pour réconcilier croyance et savoirs, le rôle du collectif est clé : à quels niveaux ?

L'expression *«savoir n'est pas croire»* n'est pas de moi. On trouve des formules proches chez le philosophe allemand Günther Anders, à propos de la perspective d'une apocalypse nucléaire : même si l'on sait que c'est possible, on peine à croire que

cela puisse réellement arriver. Chez Anders, cette idée est à mettre en relation avec la notion de «*supraliminalité*» : selon lui, la menace atomique est une menace supraliminale, c'est-à-dire trop grande pour être perçue, trop grande pour nous. Ou, pour le dire autrement, c'est une menace tellement dissonante avec l'évidence immédiate de notre quotidien que nous ne savons pas quoi en faire, quelles leçons en tirer pour l'action. D'où une tendance fréquente à minimiser la menace pour la rendre acceptable : on la caricature dans une surenchère d'humour noir, on se rassure en disant que l'équilibre de la terreur rend paradoxalement le monde plus sûr qu'avant, on esthétise la situation en disant qu'enfin l'Homme devient pleinement maître de son destin, etc.

Donc, en partant de la question nucléaire, Günther Anders pointait déjà ce décalage entre savoir et croire. Et l'expression «*nous ne croyons pas ce que nous savons*» a plutôt été forgée par l'ingénieur et philosophe Jean-Pierre Dupuy il y a une vingtaine d'années, dans le cadre de ses travaux sur le «*catastrophisme éclairé*». Il ne s'agit pas de parler à la place de ces deux auteurs ou de leur faire dire ce qu'ils n'ont pas dit, mais simplement de constater que, face à la perspective d'une catastrophe globale à potentiel apocalyptique, la question du décalage entre savoir et croyance se pose depuis longtemps.

Dans mes travaux, j'insiste moins sur les aspects philosophiques de ce décalage que sur ses aspects sociaux et politiques. L'étude du mouvement britannique des villes en transition (*transition towns*) m'a amené à travailler sur le rôle du collectif pour apprendre ensemble à croire ce que nous savons, dans le cadre d'interactions sociales et politiques. Apprendre à croire ce que l'on sait, c'est apprendre à y accorder suffisamment de poids pour que cela

justifie une mise en ordre des pratiques : nous savons que les perspectives climatiques sont très sombres mais, au lieu de nous rassurer faussement, pouvons-nous créer un espace de discussion pour définir ensemble les réponses politiques les plus adéquates à cette situation sans réelle solution ? Dans le cas des *transition towns*, il s'agit surtout de collectifs locaux, mais pas seulement : en un sens, le mouvement de la transition est lui-même un collectif de ce type, qui a pu avoir une influence au-delà des seuls cercles strictement écologistes. La Convention citoyenne pour le climat l'a peut-être été aussi, jusqu'à un certain point.

♦ Vous écrivez que «*le catastrophisme est fréquemment réduit à une forme de fascination perverse pour le désastre, ou de pessimisme quasi pathologique, dont on peut alors dénoncer le caractère irrationnel et excessif*».

Pour autant, vous-même vous démarquez de certains collapsologues en préférant parler d'«*une trajectoire catastrophique, un processus qui va potentiellement s'étaler sur plusieurs décennies*». Est-ce par souci de ne pas désespérer vos lecteurs, le discours catastrophiste étant assez anxigène ?

Non, ce n'est pas pour être rassurant. C'est vraiment par souci d'être aussi juste que possible. Mais le paradoxe aujourd'hui est que si l'on dit qu'il n'est pas certain que l'effondrement de la société thermo-industrielle soit imminent, cela suffit pour paraître rassurant... Je pense que le catastrophisme écologiste est une contribution importante aux théories et aux pratiques qui s'efforcent d'inventer une démocratie écologique pour les



décennies à venir, dans la situation délétère dont nous héritons. Mais je pense aussi que le catastrophisme écologiste peut souffrir d'une surenchère dans le spectaculaire, qui est la porte ouverte à toutes les caricatures et qui risque finalement de le desservir. Donc il est important d'essayer de trouver les mots justes pour que l'argument soit robuste.

Quand Catherine et Raphaël Larrère publient en 2020 un livre intitulé *Le Pire n'est pas certain. Essai sur l'aveuglement catastrophiste*, il me semble que c'est un très bon exemple de réduction du catastrophisme à une forme de fascination perverse pour le désastre, fataliste et démobilisatrice. Parce qu'ils partent du principe que, pour le catastrophiste, le pire est certain. Et, à l'appui de cette idée, ils citent quelques

figures de la collapsologie qui disent que l'effondrement leur semble désormais inévitable. Mais c'est en fait une série de réductions et d'équivalences dont chacune est très discutée et qui, surtout, sont contredites par ce que le sociologue peut observer sur le terrain, auprès des mobilisations écologistes. Réduire le catastrophisme à sa caricature pour mieux le disqualifier, c'est s'empêcher de voir que, malgré tout, il joue un rôle important dans les dynamiques de contestation de l'ordre existant.

Plutôt que de disqualifier en bloc le catastrophisme, je pense plus intéressant de constater qu'il existe des nuances de catastrophisme. Certaines de ces nuances insistent sur le risque d'une désagrégation rapide des sociétés industrielles, d'autres insistent plutôt sur le risque de dégrada-

tions lentes et insidieuses... Pour ma part, j'aborde le catastrophisme comme un discours selon lequel les sociétés humaines sont engagées dans une trajectoire catastrophique à potentiel apocalyptique, plutôt lente à l'échelle d'une vie humaine mais fulgurante à l'échelle des temps évolutifs, et susceptible de s'étaler sur plusieurs décennies sans que l'on puisse totalement exclure certains effets d'emballlement ou d'effondrement. J'espère que c'est une formulation qui n'est ni rassurante, ni fataliste, ni défaitiste, ni démobilisatrice.

🔥 L'engagement catastrophiste marque en quelque sorte un retour des émotions dans la parole sinon la pensée écologiste, en reconnaissant l'avènement de chocs, de peurs, de colères ou d'une sidération face à cet état des lieux. Hier, les décroissants étaient face à des émotions similaires. Certains courants catastrophistes et de l'écopsychologie tentent aujourd'hui de transformer ces « *chocs moraux* », ces émotions considérées souvent comme négatives, en une énergie permettant de réagir et de se mobiliser collectivement. De quelles manières ces pratiques d'« *accompagnement politique* » des chocs émotionnels ont-elles des chances de réussir ?

Personnellement, c'est l'observation du mouvement des *transition towns* qui m'a amené à m'intéresser à cette question. J'ai surtout été intéressé par l'approche très pragmatique qui y était développée : la question centrale n'était pas de savoir s'il était ou non souhaitable de faire peur pour mobiliser, mais simplement de constater que certains sujets comme le pic pétrolier ou le réchauffement climatique suscitaient très souvent des réactions d'angoisse ou de malaise – pas tout le temps, pas chez tout



le monde, mais souvent. Et, à partir de ce constat finalement assez simple, il y a eu dans le mouvement une réflexion originale sur la nécessité de ne pas laisser les individus seuls en tête-à-tête avec leur propre angoisse. D'où la tendance de ce mouvement à souvent prévoir des moments pour pouvoir échanger sur les émotions, les ressentis, etc.



Là encore, je trouve intéressant que l'observation des mobilisations réellement existantes vienne bousculer certaines idées préconçues sur le catastrophisme et l'angoisse écologistes. Ici, la peur ou l'angoisse sont considérées comme des réactions normales, qui méritent donc de pouvoir être exprimées sans honte. Reconnaître que la situation a objectivement quelque chose d'inquiétant, voire d'effrayant, fait partie de la spécificité du diagnostic catastrophiste. Mais la force du mouvement des *transition towns* a été de savoir articu-

mais malgré tout elle n'a pas vocation à devenir une fin en soi dans le cadre de mobilisations politiques – ou alors c'est qu'il y a une dérive vers le développement personnel et la dépolitisation.

🔥 Dans les années 2000, un courant écologiste a marqué une rupture avec les « durabilistes » (du rapport Brundtland) des années 1980 et 1990 : les objecteurs de croissance, qui s'appuient sur les limites et la finitude des ressources naturelles. En quoi ce courant de la décroissance, dans lequel s'inscrivent le mouvement Colibris dès son origine mais aussi les *transition towns* inspirées notamment par le Britannique Rob Hopkins, porté aussi par une série de nouveaux magazines (*Casseurs de pub, Silence, La Décroissance, Entropia, Reporterre...*), a-t-il transformé la pensée et les mobilisations écologistes ?

Le mouvement de la décroissance et celui des *transition towns* présentent de nombreuses différences et ne sont pas vraiment réductibles l'un à l'autre. Mais, malgré cela, ils ont le point commun d'avoir émergé à peu près en même temps, dans le milieu des années 2000, en jouant chacun à sa

Réduire le catastrophisme à sa caricature pour mieux le disqualifier, c'est s'empêcher de voir qu'il joue un rôle important dans les dynamiques de contestation.

ler cela avec de vraies dynamiques d'action collective à l'échelle locale, voire à l'échelle nationale – car, en fait, bien des membres des *transition towns* s'investissent aussi dans des campagnes nationales, en ayant plusieurs casquettes militantes.

C'est cette articulation entre travail émotionnel et engagement écologiste qu'il me semble important de préserver aujourd'hui. L'expression des émotions est importante,

manière un rôle important dans la politisation des théories du pic pétrolier, et donc dans la remise au goût du jour de la question des limites à la croissance. Même dans les milieux écologistes eux-mêmes, cette question des limites à la croissance avait un peu perdu en importance dans les années 1980 et 1990, avec la montée en puissance de notions comme le développement durable, la modernisation écologique, etc.

***Produire des récits
est un exercice d'étirement pour se dérouiller
l'imagination en même temps que l'on se lance
dans des mobilisations collectives.***



Donc c'est vraiment un rôle idéologique et politique important qu'ont joué ces deux mouvements – de manière explicitement politique et provocatrice avec le choix du mot décroissance en France, et de manière plus policée et moins clivante avec le mot transition au Royaume-Uni.

Aujourd'hui, le mot « décroissance » ne fait toujours pas consensus et sans doute ne le fera-t-il jamais. Mais, malgré cela, l'idée que la croissance verte n'est qu'une vue de l'esprit paraît bien plus admise aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a vingt ans. Et ça, c'est en partie grâce à ces deux mouvements qui ont été précurseurs pour dénoncer les insuffisances du développement durable ou de la croissance verte.

◆ Depuis une quinzaine d'années en France, de nombreux collectifs de citoyens créent des lieux de vie (écolieux) et d'activités professionnelles (tiers-lieux, coopératives d'activités...) engagés dans des modes de vie et des objectifs plus sobres, décroissants et résilients. D'autres courants créent des Zad pour combattre « *les grands projets inutiles* » et tentent de répondre à l'effondrement en refaisant société, en lien plus harmonieux avec le vivant et en s'écartant des institutions. En quoi ces différentes expérimentations dessinent-elles à vos yeux l'embryon d'un projet politique écologiste pour le monde d'après, celui des pics pétroliers et des pénuries de ressources ?

Une difficulté de l'écologie politique est de toujours être aux prises avec des phénomènes globaux face auxquels on peut facilement se sentir impuissant – le réchauffement climatique, l'effondrement des populations animales, la dépendance sans cesse accrue aux énergies et aux ressources fossiles, etc. Face à ça, une réaction humainement compréhensible – mais politiquement insatisfaisante – est de se recentrer presque exclusivement sur ce que l'on peut faire à petite échelle et d'arrêter de se soucier du global au prétexte que, de toute façon, on n'aurait aucune prise sur lui, voire que tout finira par s'effondrer tout seul.

Or, ce qui me semble particulièrement intéressant avec le phénomène des Zad aujourd'hui, c'est que ce sont des lieux où il y a à la fois une dynamique d'opposition et une dynamique de construction d'alternatives, le tout ancré dans un territoire bien précis. Même si l'on en parle moins aujourd'hui, ce qui s'est passé à Notre-Dame-des-Landes a été un moment important d'apprentissage collectif qui a permis de mieux faire connaître et de commencer à dénoncer le coût écologique et climatique du secteur aérien, tant localement que globalement. À partir d'un dossier initialement présenté comme une nécessité technique (accompagner la croissance du secteur aérien), on en arrive ainsi à rendre plus visible ce qui est en réalité un choix de société, entre accompagner la croissance du secteur aérien ou commencer au contraire à organiser sa décroissance.

♦ L'un des grands défis des écologistes catastrophistes est de dépasser les constats alarmants sur l'état des ressources, du climat et du monde en général, pour produire un nouveau récit. Plusieurs stratégies narratives semblent à l'œuvre pour décoloniser les imaginaires biberonnés depuis des décennies au «*grand récit continuiste*». L'une d'elles vous paraît-elle en mesure d'éclairer les citoyens et de les aider à s'engager dans une voie plus résiliente pour eux et la planète ? Vous citez volontiers Rob Hopkins et le mouvement de la transition autour de récits prospectifs, ludiques et participatifs mettant en scène une transition aussi désirable que possible vers la sobriété heureuse.

Là encore, avec le mouvement des *transition towns* j'ai surtout été intrigué par le pragmatisme que j'observais : il ne s'agit pas de prétendre que la construction de narrations doit désormais être une tâche centrale pour l'écologie politique mais de constater que c'est un outil parmi d'autres pour apprendre à imaginer un avenir qui ne serait ni une simple continuation du présent, ni une pure apocalypse écologique. Et s'il est utile d'apprendre à imaginer, c'est d'abord parce qu'il y a un manque d'imagination, que l'on peut mettre en relation avec la «*supraliminalité*» dont parlait Anders : tout cela nous dépasse, on ne sait pas quoi en faire, on ne sait plus quoi proposer pour enrayer une trajectoire catastrophique qui est à la fois évidente et, au sens propre, incroyable.

L'intérêt du mouvement des *transition towns* me semble être d'avoir utilisé la construction de récits non pas comme une solution en soi mais comme un exercice collectif permettant à des individus et des groupes d'apprendre à raconter ensemble un autre avenir que celui qui semble écrit d'avance ; en l'occurrence, un avenir aussi souhaitable que possible au terme d'une transition rapide vers l'après-pétrole et l'après-croissance. Et, bien sûr, toute la

difficulté de l'exercice consiste à produire des récits relativement utopiques, mais pas trop – il ne s'agit pas de basculer dans la pure fantaisie... Produire des récits n'est pas une fin en soi, c'est un exercice d'étirement pour se dérouiller l'imagination en même temps que l'on se lance dans des mobilisations collectives. C'est l'un des outils dont disposent les mobilisations écolo-catastrophistes pour se démarquer de ce qui serait un pur fatalisme et pour contribuer à une réflexion politique sur les marges de manœuvre dont disposent les sociétés humaines pour tenter d'enrayer ce qui peut encore l'être. ♦

Propos recueillis par **Vincent Tardieu**







Aux origines de l'effondrement de notre monde : ce que cela nous apprend pour y faire face

Entretien avec **Pierre Madelin**



Son premier livre⁽¹⁾ retraçait ses expériences d'aide-berger dans les Alpes puis d'observateur dans le Chiapas mexicain, territoire de la rébellion zapatiste. Son deuxième⁽²⁾ imaginait l'après-capitalisme par

la voie décroissante et libertaire. Avec *Faut-il en finir avec la civilisation ? Primitivisme et effondrement*⁽³⁾, Pierre Madelin, philosophe et traducteur, remet en cause le mythe des chasseurs-cueilleurs d'avant le Néolithique, présentés par certains écologistes comme la perspective enviable d'une humanité à la dérive. Il élargit ici sa réflexion sur les origines de cet effondrement de notre civilisation. Utile pour esquisser un avenir !

🔥 Quelles valeurs cardinales, héritées de notre histoire, pouvons-nous mobiliser pour une transition écologique ?

Les sociétés préagricoles, ainsi qu'un certain nombre de sociétés agricoles préindustrielles, peuvent être pour le mouvement écologiste une source d'inspiration à différents niveaux. Au niveau de leur organisation matérielle, elles témoignent souvent d'une connaissance fine de leur milieu et d'une capacité remarquable à en intégrer les contraintes écologiques.

Au niveau de leurs représentations – ce que l'on a désormais coutume de nommer, dans le sillage des travaux de Philippe Descola, leurs «*ontologies*» – elles révèlent également souvent une compréhension approfondie des relations d'interdépendance qui tissent le monde vivant et ignorent toute idée de rupture entre l'humanité et la Terre.

♦ Vous n'en critiquez pas moins les primitivistes et le mythe du bon sauvage, en l'occurrence celui de l'ère des chasseurs-cueilleurs. Cette critique est-elle une prise de distance vis-à-vis d'un retour à des petites communautés humaines réensauvagées, qui constituerait une perspective pour répondre aux catastrophes ?

Il s'agit pour moi de défendre une position nuancée. Car il faut commencer par reconnaître que le primitivisme, vision de l'histoire que l'on retrouve chez des auteurs aussi divers que Paul Shepard, James C. Scott ou Jared Diamond, selon laquelle la crise écologique commence au Néolithique, n'a pas que des torts. Tout d'abord, et même si la question de savoir si les populations de chasseurs-cueilleurs furent ou non responsables de l'extinction de la mégafaune au Pléistocène reste ouverte, leur impact sur le milieu demeurait limité. Il est évident que du point de vue des conditions d'habitabilité de la Terre, les sociétés du Paléolithique étaient infiniment moins destructrices que la société industrielle dans laquelle nous vivons. Ensuite, autant que l'on sache au

vu des connaissances ethnographiques et des données archéologiques dont on dispose aujourd'hui, il est sans doute vrai que les chasseurs-cueilleurs, dans l'ensemble, travaillaient moins, mangeaient mieux, avaient une vie moins monotone et vivaient plus longtemps que nombre de leurs descendants agriculteurs. Enfin, il est vrai aussi que dans certaines de ces sociétés régnait un égalitarisme extrêmement marqué dans les sphères que nous nommerions «*économique*» et «*politique*» : pas d'inégalités de richesses repérables, pas de chefs disposant d'un pouvoir coercitif sur les autres membres de la société.

En creusant un peu cependant, et notamment en lisant les travaux éblouissants d'Alain Testart, l'un des plus grands penseurs français de ces cinquante dernières années, l'on découvre que tout n'était pas si rose. Certaines sociétés de chasseurs-cueilleurs, notamment celles qui pratiquaient le stockage des aliments, connaissaient de fortes inégalités économiques et mettaient en œuvre l'esclavage à très large échelle. Ce qui contredit l'idée primitiviste selon laquelle l'apparition des inégalités et de l'esclavage dériverait de la domestication... Mais chez les chasseurs-cueilleurs



Du point de vue des conditions d'habitabilité de la Terre, les sociétés du Paléolithique étaient infiniment moins destructrices que la société industrielle contemporaine.

Pour autant, certaines sociétés de chasseurs-cueilleurs pratiquaient le stockage des aliments, connaissaient de fortes inégalités économiques et mettaient en œuvre l'esclavage...



égalitaires d'un point de vue économique, tout n'était pas parfait non plus. Même si ces questions demeurent controversées et continuent de susciter des débats passionnés, mes lectures m'ont conduit à penser que les femmes n'y étaient pour ainsi dire jamais les égales des hommes. Et il semble aujourd'hui difficile de nier que les sociétés aborigènes australiennes, fuégiennes (de la Terre de Feu) ou amazoniennes (souvent des chasseurs-cueilleurs-horticulteurs), pour ne prendre que les exemples auxquels je me suis intéressé, connaissaient des niveaux de violence armée extraordinairement élevés. Tout cela devrait alors nous conduire à interroger davantage ces modèles en vogue d'un retour à des «*petites communautés réensauvagées*», inspirées des chasseurs-cueilleurs ou des peuples autochtones, pour répondre aux catastrophes modernes.

🔥 Revenons aux origines de cet effondrement de notre civilisation. On peut pointer plusieurs étapes clés de son développement conduisant notre espèce droit dans le mur, l'une se conjuguant peut-être avec les autres. La première n'est-elle pas le schéma de domination récurrent au fil des millénaires, qui apparaît

comme vous le rappelez dès l'ère des chasseurs-cueilleurs ? Dominations homme / femme, humain / non-humain, puis Blanc / non Blanc, etc.

La crise écologique est sans nul doute le produit d'un processus sociohistorique très spécifique, celui de la modernité capitaliste et industrielle. Mais elle s'enracine également, selon moi, dans une tendance relativement universelle des sociétés humaines à considérer et à traiter certaines catégories d'êtres humains, et par extension certains milieux, comme des objets appropriables et instrumentalisables. En un mot, elle s'enracine aussi dans ce que j'appellerais une «*passion*» pour la domination qui n'est pas l'apanage, loin de là, de l'Occident moderne. Dans les sociétés où l'accumulation de biens matériels n'est pas une condition de l'accès à un statut dominant et, *a fortiori*, dans les sociétés sans richesse qui se refusent à toute logique de thésaurisation, cette passion n'entraîne pas de conséquences écologiques dévastatrices. En revanche, dès lors que l'accumulation des richesses et la croissance de la puissance technologique deviennent des conditions *sine qua non* de l'accès à la classe dominante, cette même passion provoque les ravages que l'on sait.

🔥 Vous semblez penser que ces schémas de domination sont une spécificité de notre espèce, qui s'exprime notamment par le besoin de maîtriser les richesses et les technologies... D'autres auteurs — je pense à Pablo Servigne

La domination ou la violence ne constituent pas un trait naturel unique et spécifique de l'espèce humaine, mais elles s'ancrent dans son évolution à travers l'histoire des sociétés.

et Gauthier Chapelle avec *L'Entraide. L'autre loi de la jungle* (2019) — soulignent au contraire que la coopération et l'entraide font partie de l'ADN des humains et même de toutes les espèces vivantes, que cette posture est indispensable à leur développement même si elle ne s'exprime pas dans toutes les situations — loin de là.



Mon intention n'est en aucun cas de présenter la crise écologique comme une fatalité inéluctable liée aux structures de notre cerveau ou inscrite dans la trajectoire même de notre évolution (*lire l'article suivant*). Il ne s'agit pas non plus de présenter la domination ou la violence comme *le* trait naturel unique et spécifique de l'espèce humaine, hérité de notre structure cérébrale ou génétique. Mais enfin, aussi loin que l'on remonte dans l'histoire connue des sociétés humaines, on observe des rapports de domination. Si bien que l'on peut en conclure que ces rapports ne sont pas seulement des constructions historiques, mais qu'ils ont aussi un ancrage évolutif — un sujet souvent tabou dans la gauche radicale. Cela ne signifie pas que les formes spécifiques qu'ils prennent dans chaque société ne sont pas, elles, des constructions historiques. Cet ancrage

évolutif est une chose que les éthologues s'intéressant aux sociétés de primates ont pu également mettre en évidence, avec des rapports hiérarchiques et de domination. C'est le cas du primatologue Frans de Waal, qui a pourtant beaucoup mis l'accent sur la coopération et l'empathie chez les primates. Plus récemment, le paléontologue Pascal Picq, dans son livre sur les origines de la domination masculine⁽⁴⁾, procède à une comparaison éclairante à ce niveau-là sur les relations mâles/femelle chez les primates et les humains.

Reconnaître cet ancrage évolutif n'est pas contradictoire avec le fait de pointer celui des rapports de coopération ou d'empathie dont parlent Servigne, Chapelle et, avant eux, Kropotkine. Ces deux types de comportements font partie de notre héritage et sont susceptibles de s'exprimer dans nos rapports sociaux. Après, par contre, la société, en fonction de ses imaginaires, de ses institutions et des contraintes diverses, va tenter de favoriser les uns ou les autres. Et on peut malheureusement constater qu'historiquement ce sont plutôt les rapports de domination qui ont été renforcés par des institutions sociales et des imaginaires dominants.

♦ Il y a plus de 10 000 ans, avec le Néolithique au Moyen-Orient, notre civilisation a considérablement amélioré la domestication d'espèces animales et végétales, et développé divers outils

et ses capacités à stocker des biens. Elle a alors commencé à se sédentariser et à croître démographiquement. En quoi cette étape, présentée comme majeure dans le développement de l'humanité, est-elle porteuse de catastrophes dont on continue aujourd'hui à payer le prix ?

Une grande partie de mon livre consiste en fait à relativiser l'importance du Néolithique et de la domestication, au moins dans l'apparition des inégalités et des hiérarchies sociales. Et il faut bien garder à l'esprit que la pratique du stockage est antérieure au Néolithique, et qu'elle a eu un impact considérable sur l'évolution des sociétés humaines.

Dans son travail, l'anthropologue Alain Testart admet, certes, que nombre des sociétés les plus égalitaristes qui nous ont été révélées par des travaux historiques et ethnographiques sont des populations de chasseurs-cueilleurs, comme les aborigènes australiens, les San du désert du Kalahari ou encore les Athapascans et les Inuits en Amérique du Nord. Il souligne néanmoins que les exceptions au modèle primitiviste sont trop nombreuses pour être tenues pour marginales. Aussi propose-t-il de lui substituer l'opposition entre sociétés pratiquant le stockage et sociétés ne le pratiquant pas. Or, non seulement ces deux oppositions – entre chasseurs-cueilleurs et agriculteurs d'un côté, et entre stockeurs et non-stockeurs de l'autre – ne se recoupent pas, mais tout indique que la seconde est

bien plus déterminante que la première : la ligne de partage entre les sociétés ne repose pas, selon lui, sur la façon dont elles se procurent et s'approprient leur nourriture (soit par la chasse et la cueillette, soit par l'agriculture), ni sur la façon dont elles occupent l'espace et habitent leur territoire (nomades versus sédentaires), mais par le choix qu'elles font de stocker ou de ne pas stocker une partie de la nourriture qu'elles prélèvent ou produisent.

L'apparition du stockage entraîne en effet une division entre des sociétés que l'anthropologue nomme « *achrématiques* », c'est-à-dire sans richesse, et des sociétés « *chrématiques* », dont l'organisation socio-économique repose au contraire en grande partie sur l'existence de la richesse, qu'il définit ainsi : « *Est richesse tout objet matériel utile à l'homme, ou simplement agréable à ses yeux, susceptible d'appropriation et conservable sur une durée de temps raisonnable sans altération significative, donc susceptible d'être thésaurisé ou échangé.* » À partir du moment où il y a stockage des aliments, il y a richesse. Or « *qui dit richesse dit différence de richesse, différenciation sociale, la plus simple qui puisse exister dans une société, entre riches et pauvres* ». Les inégalités au



À partir du moment où il y a stockage des aliments, il y a richesse. Or, qui dit richesse dit différence de richesse et différenciation sociale...

sein des sociétés humaines ne naissent donc ni avec la domestication, ni avec la sédentarisation, mais bien avec le stockage.

société, quand bien même elle serait gagnée par des idéaux de simplicité volontaire, sera plus difficile à gérer dans un monde à

Si la décroissance et l'abolition des rapports sociaux capitalistes doivent demeurer des objectifs prioritaires, il serait malencontreux d'abandonner la question démographique aux idéologues d'extrême droite, qui en feront toujours un usage nauséabond...

♦ Autre cause ou accélérateur souvent cité de cet effondrement annoncé : le boom démographique planétaire, inégal dans l'espace et le temps, mais qui met en tension la satisfaction des besoins élémentaires des humains pour vivre et menace la survie de nombreux autres vivants. Longtemps, un certain nombre de démographes et spécialistes du développement, souvent de culture marxiste, ont expliqué que ce problème n'était pas fondamental et pourrait être réglé par une autre répartition des ressources et des richesses. Est-ce aussi votre analyse ou estimez-vous qu'aujourd'hui notre planète est devenue trop peuplée pour demeurer résiliente ?

L'on ne peut pas tenir la population pour seule ni même comme principale responsable de la catastrophe, parce que la « population » est un concept abstrait qui ne rend pas compte des disparités dans les modes de vie et, par là même, de la diversité des responsabilités nationales et individuelles dans la crise écologique. Pour autant, il est indéniable que l'impact écologique d'une

9 milliards d'individus que dans un autre à 2 milliards. *A fortiori* si les fonctions écologiques élémentaires de la biosphère y sont endommagées. Et il ne semble pas exagéré de dire que, couplée aux dynamiques du capitalisme, la croissance démographique joue également un rôle dans la prolifération des plastiques, la déforestation, l'étalement urbain, les besoins accrus en énergie et en terres arables, etc.

Si la décroissance et l'abolition des rapports sociaux capitalistes doivent demeurer des objectifs prioritaires, je pense qu'il serait néanmoins malencontreux d'abandonner la question démographique aux idéologues d'extrême droite, qui en feront toujours un usage nauséabond et l'inscriront systématiquement dans le cadre de politiques autoritaires, eugénistes et racistes, allant de la stérilisation forcée des femmes issues des populations subalternes à l'élimination pure et simple de ces dernières. Il vaudrait au contraire la peine de se demander dans quelles conditions une politique de décroissance démographique pourrait s'articuler à une visée émancipatrice. De ce point de vue, la pionnière française de l'écoféminisme, Françoise d'Eaubonne, offre des perspectives intéressantes. Dès



la fin des années 1970, cette théoricienne avait en effet proposé d'articuler une politique de décroissance démographique, qu'elle jugeait indispensable, à la lutte des femmes contre le contrôle physique et juridique exercé par le patriarcat sur leurs capacités reproductives, et tout simplement contre leur assignation à une pure fonction reproductrice. En garantissant un accès universel aux moyens de contraception et au droit à l'avortement, il était selon elle possible de faire coup double : promouvoir la liberté des femmes tout en réduisant les taux de natalité sans soulever le spectre de mesures coercitives. Dans cette perspective, il s'agirait en quelque sorte de dénaturer la croissance démographique et de montrer que celle-ci, loin d'être un phénomène purement biologique, est également la résultante du pouvoir exercé sur le corps des femmes par diverses institutions : la famille, l'Église ou encore l'État.

fulgurant essor démographique, des productions et des consommations basées sur les hydrocarbures, de la financiarisation des échanges, des pollutions diverses. La perspective serait-elle alors de reprendre en quelque sorte le fil de notre histoire commune... au milieu du XX^e siècle ?!

La crise écologique plonge ses racines dans un passé lointain : pour certains le christianisme, et plus largement, le monothéisme, pour d'autres la révolution néolithique ; pour d'autres encore, les comportements écocides sont consubstantiels à l'espèce humaine, comme l'atteste l'extinction de la mégafaune provoquée par les populations du Pléistocène. Mais elle n'est donc pas exclusivement liée à la dynamique du capitalisme, c'est bel et



L'écoféministe Françoise d'Eaubonne proposait d'articuler une politique de décroissance démographique à la lutte des femmes contre le contrôle physique et juridique exercé par le patriarcat sur leurs capacités reproductives.

♦ On considère souvent que la révolution industrielle de la fin du XVIII^e siècle marque un tournant dans les capacités écocides de notre civilisation. Et plusieurs historiens, comme John McNeil, soulignent qu'après-guerre, à partir des années 1960-1970, on assiste à la « grande accélération » de ce processus catastrophique pour la planète et les êtres vivants avec un

bien cette dynamique qui est aujourd'hui le principal facteur de dévastation de la Terre. D'un point de vue politique, c'est le capitalisme qui doit être désigné comme l'ennemi à abattre. Depuis l'effondrement de l'Union soviétique et la fin de la guerre froide, dans lesquels certains ont voulu voir la fin de l'histoire, le capitalisme, quel

que soit le système politique auquel il se trouve associé, a triomphé à la surface de la Terre, devenant ainsi le seul dispositif techno-économique encore porteur de cet imaginaire de domination rationnelle du monde. Par conséquent, seules une rupture et une sortie du capitalisme pourront nous permettre de réinventer une relation moins conflictuelle avec la Terre, en mesure d'assurer à l'ensemble des êtres humains des conditions de vie décentes. Sortie de la crise écologique et sortie du capitalisme peuvent donc être considérées comme synonymes, à condition bien sûr que le capitalisme ne soit pas remplacé par un autre système porteur d'un même imaginaire productiviste et anti-écologique, comme ce fut le cas au cours des expériences « socialistes » du XX^e siècle.

« Tout se passe donc comme si, depuis que notre espèce, l'Homo sapiens sapiens, est apparue sur cette terre, et peut-être même auparavant chez Néandertal, la mort ne pouvait être ni conçue ni vécue comme tout simplement la fin de la vie. Comme si donc cette pensée était impensable, c'est-à-dire pensable mais inacceptable pour la pensée. Tout se passe donc comme si l'humanité, depuis qu'elle existe, avait inconsciemment et consciemment dénié la mort, avait fait en sorte que celle-ci soit plus acceptable, moins redoutable si elle n'était pas la fin définitive de la vie mais le début d'une autre vie, d'une autre forme d'existence »



La difficulté à accepter la mort et le fantasme d'une « victoire » sur la mort sont partagés par de nombreuses sociétés, peut-être même par la plupart !

♦ Au fil des progrès techniques, de la croissance matérielle et du développement du bien-être dans nos sociétés occidentales, n'a-t-on pas de plus en plus de mal à accepter notre mort — sujet de votre prochain ouvrage⁽⁵⁾ —, comme celle, finalement, de notre monde...?

Commençons par dire que la difficulté à accepter la mort et le fantasme d'une « victoire » sur la mort sont partagés par de nombreuses sociétés, peut-être même par la plupart, à tel point que l'on peut parler à cet égard d'un « invariant anthropologique ». C'est Maurice Godelier lui-même qui le dit dans l'introduction d'un ouvrage qu'il a coordonné sur la mort :

pour les humains. » Je pense qu'il est important de signaler ce point pour ne pas céder à une condamnation facile de l'attitude de l'Occident moderne face à la mort, qui contrasterait avec la supposée sagesse d'autres sociétés.

Il existe néanmoins bel et bien à l'âge moderne une double rupture, sociologique et philosophique, dans l'attitude face à la mort. Tout d'abord, même si le fantasme d'une victoire sur la mort (soit sous la forme d'une libération de l'âme par rapport au corps dans le platonisme, soit sous la forme d'une résurrection de la personne dans le christianisme) a existé bien avant la

modernité dans la plupart des traditions philosophiques et religieuses occidentales, il ne s'est pas accompagné d'un refoulement de la mort dans les pratiques sociales elles-mêmes. La mort était, par exemple, extrêmement visible dans la société médiévale, comme l'a bien montré Philippe Ariès dans des travaux classiques, avant que sa présence ne reflue peu à peu à partir de la Renaissance.

À cet égard, Ariès estime que les sociétés occidentales avaient su «domestiquer» la mort en lui offrant une visibilité massive dans l'espace social, et que la mort est redevenue «sauvage» à partir du moment où elle a commencé à être occultée.

Il est intéressant de voir que ce reflux de la mort dans la société s'accompagne, au niveau philosophique, d'une seconde rupture. Comme nous l'avons vu, la volonté de vaincre la mort n'est pas propre à la modernité occidentale mais, pour la première fois, certains philosophes – Descartes et plus encore Bacon – envisagent de vaincre la mort ici-bas, sur la terre, grâce à la puissance nouvelle que leur confèrent la science et la technique. Il ne s'agit en effet ni plus ni moins pour Bacon que de corriger les effets du péché originel pour que l'homme retrouve «*la souveraineté qui était la sienne dans le premier état où il fut créé, jusqu'à l'immortalité, si c'était possible*». ●

Propos recueillis par **Vincent Tardieu**

1. *Carnet d'estives. Des Alpes au Chiapas*, Wildproject, 2016.
2. *Après le capitalisme. Essai d'écologie politique*, Écosociété, 2017.
3. *Faut-il en finir avec la civilisation ? Primitivisme et effondrement*, Écosociété, 2020.
4. Pascal Picq, *Et l'évolution créa la femme*, Odile Jacob, 2020.
5. *La Terre, les Corps, la Mort*, Dehors, à paraître en 2022.



HOMO SAPIENS ÉCOCIDAIRE PAR NATURE ?

Le cerveau humain serait à la fois goinfre, égoïste et impatient, destiné à vouloir satisfaire des besoins ou des plaisirs immédiats. Voilà, en gros, la thèse un peu désespérante d'une école de neurobiologistes américains, qui a des relais en France, tel Sébastien Bohler, rédacteur en chef du magazine *Cerveau & Psycho* et auteur du livre *Le Bug humain. Pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire la planète et comment l'en empêcher* (Robert Laffont, 2019).

Si cette structure cérébrale a permis à notre espèce de s'adapter au cours de l'évolution à un environnement hostile et à des conditions de vie précaires, en période de relative abondance et de progrès technologiques cette structure devient un sérieux handicap, explique Sébastien Bohler. En d'autres termes, nous serions programmés pour accumuler et pour dominer la nature et nos congénères. Et, surtout, à ne pas avoir de véritables capacités à nous projeter dans un intérêt à long terme, collectif, qui dépasse notre satisfaction propre et immédiate.

Voilà le parfait profil d'écocidaire ! Une sorte de brute contrainte par un cerveau inapte à apprendre, à lui permettre de se transformer et de s'adapter... Et à moins de changer nos schémas mentaux – par voie

médicamenteuse, génétique ou chirurgicale ? –, comment pourrait-on éviter le pire ou, du moins, s'y préparer ? On le voit, cette approche fait la part belle au solutionnisme biotechnologique, beaucoup moins à l'apprentissage et à l'intelligence collective. Puisqu'on ne peut pas vraiment contrarier notre nature irresponsable, nous allons corriger nos actes et nos comportements dangereux pour la planète et l'avenir de l'humanité grâce à la technologie : *process* de fabrication, robots de précision et autres capteurs électroniques, pour produire des biens et des services moins gourmands en énergie et en matières naturelles.

LES BIOTECHNOLOGIES AU SECOURS DE NOTRE NATURE

Cette approche déterministe de nos comportements fait écho à celle, très en vogue parmi les neurobiologistes et généticiens américains jusque dans les années 1990, qui a longtemps présenté des phénomènes tels que l'agressivité, l'homosexualité, les addictions, etc., comme étant dictés par certains profils cérébraux et génétiques. Mais la vérité de notre développement est un peu plus subtile ! Car nous sommes en fait le produit d'un cocktail complexe d'inné et d'acquis. En d'autres termes,

notre cerveau est relativement plastique et capable d'agilité, grâce à l'apprentissage, la réflexion et l'expérience.

Face aux critiques nombreuses, ces déterministes ont mis un peu de plasticité dans leur breuvage et admettent certaines interactions avec notre environnement. Car, sinon, comment expliquer que, au-delà des tendances à satisfaire d'une façon plus ou moins compulsive nos plaisirs immédiats, de nombreuses personnes et peuples parviennent à «raisonner» leur striatum⁽¹⁾ et adoptent des comportements et des modes de vie plus sobres, moins court-termistes, où la place du collectif et de l'anticipation est structurante dans leur vie? En outre, la majorité des populations du monde entier accepte déjà l'idée que le réchauffement de la planète est bien une menace de premier ordre et est disposée à opérer les transformations nécessaires dans son mode de vie.

COMMENT EXPLIQUER LE DÉNI ÉCOLOGIQUE?

Il reste à expliquer ce décalage entre l'information sur la gravité des crises, la perception de la menace, la conscience et l'action... Le sociologue et philosophe américain George Marshall apporte dans *Le Syndrome*

de l'autruche. Pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique (Actes Sud, 2017) plusieurs explications, toutes médiées par la manière dont notre cerveau est formaté par nos origines, notre perception des menaces, les points aveugles de notre psyché et nos instincts défensifs. Pour lui, l'exposition du problème est parfois trop théorique et complexe pour «parler» aux gens; elle comporterait aussi une dimension trop anxiogène ou trop globale pour favoriser une mobilisation individuelle.

«*Le deuxième problème, note George Marshall, c'est que chercher des solutions au changement climatique implique d'accepter certains coûts et certaines baisses à court terme du niveau de vie, afin de réduire des pertes plus importantes mais incertaines, qui se manifesteront peut-être dans longtemps. C'est un mélange qui [...] est extraordinairement difficile à accepter. [...] En fin de compte, si nous n'acceptons pas le changement climatique, c'est parce que nous cherchons à éviter l'angoisse qu'il génère et les transformations profondes nécessaires pour y faire face.*» ●

Vincent Tardieu

1. Impliqué dans l'impulsivité et les prises de décisions, la motivation alimentaire ou sexuelle, la gestion de la douleur et la cicatrisation, voire la régénérescence de certains tissus cérébraux, le striatum est une structure nerveuse enfouie sous de la couche de cortex cérébral. Décisif pour permettre à *Homo sapiens* de survivre. Mieux, de conquérir la planète !





Nos prochains pas ensemble

Sur le chemin de la transition vers une nouvelle société résiliente face aux catastrophes qui s'accumulent, nous aurons besoin d'effectuer ensemble trois pas pour démarrer : préciser l'horizon commun, mieux nous relier et libérer nos imaginaires.

Comment ressortez-vous de la lecture de notre revue : démoralisé ? perplexe ? rassuré ? Les catastrophes à l'œuvre provoquent souvent un séisme intérieur. Chacun réagit selon son histoire, ses moyens, ses capacités. Colibris a lancé, fin janvier 2021, un Mooc (formation en ligne) intitulé « Transition intérieure », précisément pour reconnaître et accueillir ce choc face aux crises systémiques, et pour le transformer en pouvoir d'agir, en se reliant au vivant.

Avant de nous quitter pour vous retrouver début 2022 avec notre numéro 2, nous avons voulu esquisser les prochains pas à effectuer ensemble afin de construire un monde désirable pour tous les êtres vivants soumis à ces crises majeures. Il ne s'agit pas ici de proposer les recettes du bonheur malgré tout. Encore moins un catalogue de bonnes pratiques ou de techniques pour y parvenir. Car, sans tourner le dos aux

apports des sciences et des techniques, nous nous méfions des solutionnismes technologiques que l'on nous vend depuis trente ans comme moyen d'éviter ces catastrophes. Seul un changement clair de trajectoire peut nous permettre d'atténuer le crash et de construire un monde durable. Et nous sommes convaincus que chacune et chacun, en lien avec ses proches et son territoire, grâce à son énergie et à l'intelligence collective, saura inventer les bonnes formules, emprunter les chemins les mieux adaptés pour se transformer soi-même ainsi que son territoire.

Pour entamer ce chemin, nous aurons besoin d'effectuer trois pas particuliers : préciser l'horizon commun, mieux nous relier et libérer nos imaginaires.

(RE)PENSER NOTRE QUÊTE DU CHANGEMENT

Afin de préciser le sens à donner à notre quête, retournons-nous un instant sur la formidable mission à laquelle se sont consacrés quatre lanceurs d'alerte contre le modèle écocidaire de notre civilisation industrielle il y a près de cinquante ans : les Étatsuniens Donella Meadows, Dennis Meadows et Bill Behrens, et le Norvégien Jørgen Randers. On leur doit le fameux rapport *The Limits to Growth* (*Les Limites à la croissance*). Un diagnostic clinique rigoureux du « système de croissance exponentielle dans un monde fini » en cent vingt-cinq pages, presque austère, rempli de chiffres et de graphes, présentant douze scénarios sur la croissance économique et détaillant leurs

impacts sur la démographie, les ressources naturelles et l'économie réelle... Une véritable bombe, en vérité, que les économistes académiques, les financiers et les décideurs politiques de l'époque vont s'appliquer – et réussir – à enterrer. Du moins pour quelques décennies.

Dans l'article remarquable qu'il a consacré à l'histoire de ce rendez-vous manqué entre ces lanceurs d'alerte et les décideurs du monde, le journaliste Olivier-Pascal Moussellard redonne dans *Télérama*⁽¹⁾ la parole à trois d'entre eux – Donella Meadows, la plume principale du livre, s'est éteinte au début des années 2000. On y apprend que Bill Behrens, après être devenu enseignant d'économie au Dartmouth College du New Hampshire, est parti digérer cet échec dans une cabane sans électricité dans les bois de la Nouvelle-Angleterre, où il s'est converti à l'agriculture bio, avec vaches et moutons. Dennis Meadows, lui, a longtemps poursuivi sa quête planétaire pour tenter de convaincre nos dirigeants. En vain.

« *Les grandes réformes politiques sont confrontées à un problème de taille, estime-t-il dans Télérama : elles exigent que les gens fassent un sacrifice aujourd'hui pour des bénéfices qui ne tomberont que bien plus tard. Et elles exigent des plus riches qu'ils fassent des sacrifices dont d'autres – généralement les plus pauvres – bénéficieront ailleurs. Aucun système politique occidental n'est capable de faire ce choix !* »

Il convient de moduler son analyse car, en vérité, les fruits d'une politique de décroissance peuvent mûrir assez rapidement et être appréciés de leur vivant par les planteurs de graines eux-mêmes. Ces fruits



sont en effet d'une formidable richesse : plaisir d'habiter un environnement dépollué et où la biodiversité a retrouvé une place ; étonnement de mieux vivre au sein d'un monde qui satisfait les besoins essentiels des êtres vivants ; fierté d'avoir su partager ses richesses, savoirs et savoir-faire avec son entourage ; sentiment de sécurité accru au sein d'une société plus équitable et apaisée ; etc.

A-T-ON VRAIMENT BESOIN D'AMOUR ?

Il est intéressant de noter, comme le pointe l'auteur de cette enquête, que dix ans avant sa mort, Donella Meadows avait ajouté au rapport initial un dernier chapitre où elle proposait cinq « outils » pour la transition que les quatre auteurs appelaient de leurs vœux : l'inspiration, l'honnêteté, le travail en réseau, l'apprentissage et... l'amour !

Oui, l'amour. Naïve ou romantique ? Nous trouvons à Colibris ces préconisations d'une belle audace et perspicacité. Car, enfin, sans la puissance des liens d'amour et de solidarité, sans la reconstruction d'un imaginaire collectif, sans l'apprentissage par l'expérimentation dans nos espaces de vie, comment pourrions-nous faire face aux catastrophes et favoriser la renaissance d'un monde respirable pour tous, à nouveau réjouissant ?

Avec sagesse et pragmatisme, Dennis Meadows invite ses étudiants, dans ce même article, à changer la perspective de leur quête : *« Apprenez la résilience, car les décennies qui viennent vont être semées de crises sévères ; apprenez des choses*

pratiques comme le jardinage ou la plomberie, car elles vous seront très utiles. » Avec leurs mots et leurs trajectoires propres, les collapsologues d'aujourd'hui disent-ils autre chose ? La résilience n'est pas synonyme, pour nous, de résignation. Elle dessine plutôt la capacité à établir, comme hier nos quatre lanceurs d'alerte, un diagnostic sans concession du système de catastrophes de notre civilisation thermo-industrielle pour mieux le déconstruire. Elle incite également à s'engager dans une démarche concrète de changement de vie. Mais pour que cette bifurcation des individus se transforme en ce *« grand tournant de notre civilisation »* qu'appelle de ses vœux l'écopsychologue américaine Joanna Macy, la résilience suppose un travail collectif autour des valeurs des communs, profitables à tous les êtres vivants. L'entraide devient dès lors une valeur cardinale et un moyen clé pour y parvenir.

LES VERTUS DE L'ENTRAIDE

« Tous les êtres vivants sont impliqués dans des relations d'entraide. Tous, assurent Pablo Servigne et Gauthier Chapelle dans leur réjouissant L'Entraide. L'autre loi de la jungle⁽²⁾. L'entraide n'est pas un simple fait divers, c'est un principe du vivant, ajoutent-ils. Nous sommes une inextricable pelote d'interdépendances. »

Lisez cet ouvrage, il donne des ailes ! Affirmer l'ancrage évolutif de la coopération chez les êtres vivants n'empêche nullement de reconnaître les agressions, l'indifférence ou la manipulation que nous exerçons



également avec force. En fait, précisent les deux auteurs, l'expression et la pratique de l'entraide dépendent du contexte, des contraintes exercées sur les êtres concernés et de la taille des groupes – au-delà de certains seuils, les organisations et les idéologies deviendraient tyranniques... Tout dépend aussi des façons de nous relier, de la considération apportée à l'autre, des inégalités entre individus, de la réciprocité dans les relations – notamment à travers les dons et contre-dons, si bien étudiés dans plusieurs sociétés traditionnelles par l'anthropologue Marcel Mauss⁽³⁾. Autant dire que l'entraide au sein d'une communauté n'est jamais acquise *a priori*. Ce fragile équilibre peut s'évanouir en un soupir... En d'autres termes, on peut considérer la compétition et la coopération comme les deux faces d'une même nature, la nôtre et celle de tout le vivant.



Relire ce que le prince russe, explorateur, géographe et génial anthropologue Pierre Kropotkine écrit à ce sujet en 1921⁽⁴⁾ est éclairant. Il s'appuie sur de longues années d'observation, en Sibérie orientale, des loups et de diverses petites sociétés humaines sans État, pour considérer que la coopération s'impose comme une nécessité pour survivre collectivement. *«L'entraide, insiste-t-il, constitue la meilleure arme dans la grande lutte pour l'existence que les animaux mènent constamment contre le climat, les inondations, les orages, les tempêtes, la gelée, etc.»* Les humains, ces animaux censés être plus sages et évolués que les loups, n'ont-ils pas toutes les raisons de faire de même, notamment pour faire face aux bouleversements écologiques et climatiques? À nous de devenir aussi performants sur le front

de l'altruisme et de la coopération qu'en matière de mécanismes de compétition! Voilà un pas indispensable à réaliser sur ce chemin de la transition.

Dès lors, Servigne et Chapelle nous invitent à sortir de deux mythes fondateurs de notre imaginaire collectif – forgé par notre civilisation thermo-industrielle. D'abord, *«que la nature (dont la nature humaine) est fondamentalement compétitive et égoïste»*, et que, par conséquent, *«nous devons nous extraire de celle-ci pour empêcher le «retour à la barbarie. Pour nous, poursuivent-ils, le concept même d'individu a commencé à perdre un peu de son sens, comme si aucun être vivant n'avait jamais existé, n'existe ni n'existera seul. Notre liberté semble s'être construite à travers cette toile d'interactions, grâce à ces liens qui nous maintiennent debout depuis toujours.»* À méditer...

LIBÉRONS NOS IMAGINAIRES!

En ces temps de crises globales, nous avons à écrire un récit commun autour de ces valeurs, de nos espérances, de nos projections d'un nouveau monde post-industriel. Ce nouveau récit, auquel notre revue souhaite contribuer, devient utile pour agir et réagir ensemble face aux catastrophes. Il ne fera pas disparaître celles-ci de notre horizon, mais il nous permettra d'*«entrer dans l'Anthropocène avec une trousse à outils bien fournie (et bien sûr, "low-tech"!)»*.

Aucun récit nouveau n'est cependant possible sans que nous libérions nos imaginaires des pesanteurs dues à ces catastrophes et des prêts-à-penser idéologiques qui les ont initiées. C'est en quelque sorte le troisième pas à effectuer pour nous mettre en verve et en mouvement. Oui, plus que jamais, nous avons besoin d'utopies! Pas seulement de rêver et de s'évader face aux dures réalités qui étouffent une grande

partie du vivant – même si cet oxygène de l'esprit est bienvenu. Nous avons besoin de rêver ensemble, en conscience, à un futur meilleur à construire collectivement.

Avec modestie, nous vous proposons dans l'article qui suit, et qui clôt ce numéro, de partager une image de notre utopie collective. Celle de «notre commune idéale en temps de crises», imaginée par l'équipe de Colibris et mise en scène par Jeanne Macaigne, notre talentueuse illustratrice. Cette fresque n'est qu'un exemple onirique de cette étape pour élaborer collectivement la transition dans nos territoires de vie. Chacun peut l'esquisser ou composer la sienne, seul, en famille, avec ses amis, ses collègues de travail ou ses compagnons de lutte. Elle est un peu comme ces pierres d'un cairn que l'on pose sur un chemin d'espérance, que l'on a plaisir à retrouver et à célébrer. ●

Vincent Tardieu



Notre commune idéale en temps de crises

À quoi ressemblerait un territoire capable de traverser les catastrophes écologiques, économiques et sociales ? Comment devraient être nos lieux de vie et d'activités pour nous permettre d'assurer nos besoins en tant que groupes humains ? Comment produire sans détruire, en régénérant même les systèmes naturels ?

1. Olivier-Pascal Moussellard, « Ils étaient quatre mousquetaires », *Télérama*, 24 février 2021.

2. Voir « Des ressources pour agir », page 78.

3. Marcel Mauss, *Essai sur le don. Forme et raisons de l'échange dans les sociétés archaïques*, PUF, 2012 [1^{re} édition : 1925].

4. Pierre Kropotkine, *L'Entraide. Un facteur de l'évolution*, Aden, 2009 [1^{re} édition française : 1906].

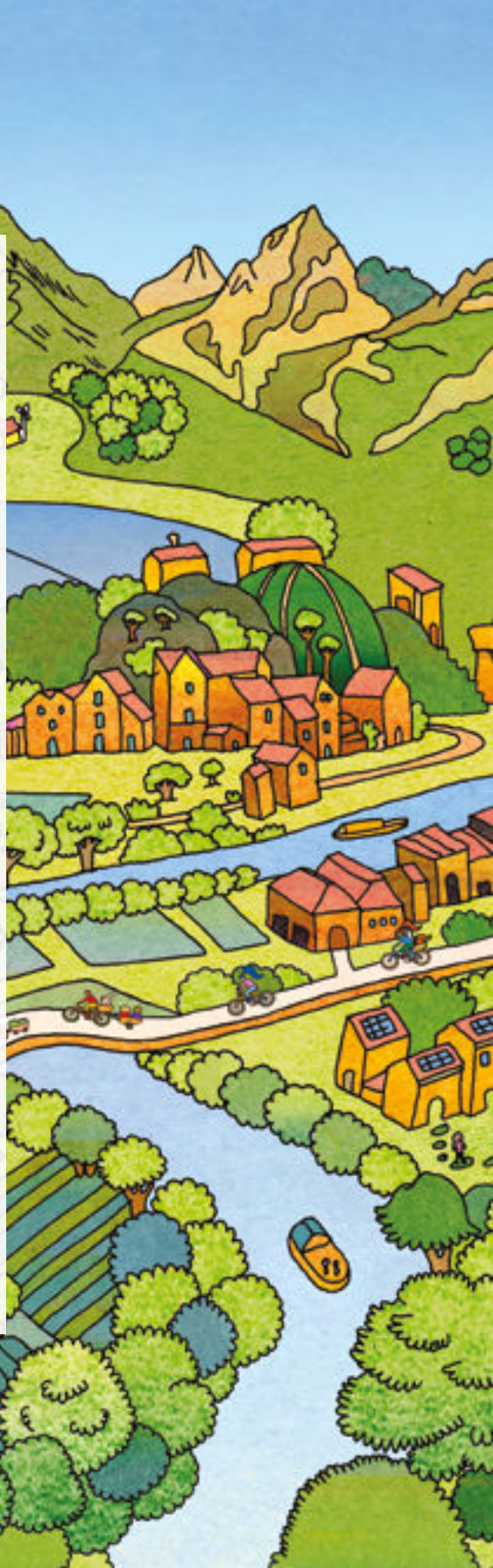
Nous pensons que libérer nos imaginaires, nous désintoxiquer en somme des modèles dominants, est le premier pas nécessaire pour ensuite élaborer collectivement de nouveaux modes et lieux de vie, et de nouveaux modèles de développement local.

C'est l'exercice auquel s'est livrée, à sa modeste échelle, l'équipe de Colibris, accompagné de Jeanne Macaigne, l'illustratrice qui a mis en images l'ensemble de ce numéro, avec son trait alerte et son imagination féconde. Les idées ont fusé pendant cette session de travail !

Mais ce que vous ne voyez pas ici, ce sont les nombreux débats que nous avons eus ! Garde-t-on des rues bitumées ? Y a-t-il une place pour la voiture ? Dans la commune idéale, mange-t-on encore des animaux ? Y a-t-il donc des élevages, un abattoir ? Quels biens continuons-nous de produire ? Comment les produit-on ? Quand on se met à réfléchir aux aménagements nécessaires, cela devient abyssal, tant nos sociétés aujourd'hui sont devenues complexes et nos désirs illimités...

Les imaginaires convoqués ici sont — nous le savions — bien loin de ceux qui colonisent notre culture. Ici, pas de voitures volantes ou autonomes — ni de voitures tout court, d'ailleurs ! —, pas de *smart cities* ni d'agriculture connectée, pas d'humains augmentés...

À la place, nous voulions du lien, de la solidarité, de la convivialité, de la sobriété, le plus d'autonomie possible, des techniques appropriables par tous et peu coûteuses en énergie et en ressources.









Dans cette commune utopique, les citoyens se réapproprient l'espace. On occupe la rue, avec du spectacle vivant, du débat, de la délibération.

Ici, la démocratie participative n'est pas un vain mot : elle trouve sa place partout où le pouvoir était, hier, la propriété de quelques-uns — à la mairie, à l'usine, dans les bureaux...

On répare aussi, on recycle, on mutualise, afin de réduire au maximum la production d'objets neufs. La ville redevient un territoire vivrier et les frontières avec la campagne sont d'ailleurs très floues. La mobilité — ogresse dévoreuse d'espace lorsqu'il s'agit de la voiture individuelle — est enfin repensée : on vit, on travaille au même endroit, et la ville est assez sereine pour qu'on ne cherche pas à la fuir chaque week-end.

La rivière retrouve la place centrale qu'elle a eue pendant des millénaires : transport de personnes et de marchandises, production d'énergie, source de nourriture, loisirs...

Cette utopie est peut-être la vôtre, peut-être pas ! Alors, à vous aussi de rêver ! Dans votre commune, rassemblez-vous pour réaliser ce genre d'atelier ! Libérer les imaginaires, c'est souvent partir de nos besoins essentiels, de nos désirs aussi. Et cela nous amène, inévitablement, à déconstruire le système dans lequel on se trouve, pour tenter d'en reconstruire un, différent, sur des bases communes.

C'est en proposant un autre regard, un autre projet de société que nous pourrions être présents et audibles dans la confrontation démocratique. Utopiques ? Sans doute, mais pas autant que les zéloteurs de la société technologique et de la croissance illimitée !

« Les utopies d'aujourd'hui sont les réalités de demain », disait Victor Hugo. ●

Gregory David

Envoyez-nous vos idées de commune idéale :

revue90@colibris-lemouvement.org

Nous les partagerons sur le site de Colibris !

colibris-lemouvement.org/magazine

Des ressources pour agir

Sur l'état du monde, les grandes catastrophes et leurs origines

Les Limites à la croissance (dans un monde fini), Dennis Meadows, Donella Meadows et Jorgen Randers, Rue de l'Échiquier, 2017.

Voici LE fameux rapport, commandé par le Club de Rome (ici, dans sa version enrichie de plusieurs chapitres), qui fait état des errances de notre civilisation thermo-industrielle à travers une série de scénarios. C'est le premier pavé dans la mare de notre modèle de croissance.

Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes, Pablo Servigne et Raphaël Stevens, Seuil, 2015.

Cet ouvrage a constitué un électrochoc pour un grand nombre de lecteurs en présentant, données à l'appui, l'importance et les dynamiques des catastrophes (écologiques, climatiques, économiques, démocratiques...) en cours. Il a donné une visibilité en France à la collapsologie, cette science qui étudie les effondrements.

Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie, Jared Diamond, Folio, 2009.

À partir d'un tour du monde dans l'espace et dans le temps — depuis les sociétés disparues du passé (les îles de Pâques, de Pitcairn et d'Henderson; les Indiens mimbres et anasazis du

sud-ouest des États-Unis...) jusqu'aux sociétés fragilisées d'aujourd'hui (Rwanda, Haïti, Saint-Domingue, la Chine, le Montana et l'Australie), en passant par les sociétés qui surent, à un moment donné, enrayer leur effondrement (la Nouvelle-Guinée, Tikopia et le Japon de l'ère Tokugawa), le chercheur américain affirme qu'il n'existe aucun cas dans lequel l'effondrement d'une société ne serait attribuable qu'aux seuls dommages écologiques...

L'Événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous,

Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, Points « Histoire », 2016.

Les scientifiques nous l'annoncent, la Terre est entrée dans une nouvelle époque : l'Anthropocène. Ce qui nous arrive n'est pas une crise environnementale, c'est une révolution géologique d'origine humaine. Ces deux historiens ne se limitent pas à dresser le portrait d'un modèle de développement devenu insoutenable, ils ouvrent aussi des pistes pour vivre et agir dans l'Anthropocène.

L'Adaptation radicale : un guide pour naviguer dans la tragédie climatique, Jem Bendell,

Rapport de recherche, 27 Juillet 2018.

Jem Bendell est professeur de développement durable, fondateur de l'Institut du leadership et du développement durable (IFLAS) de l'université de Cumbria en Angleterre.

L'approche de cet article consiste à analyser les études récentes sur le changement climatique, et ses impli-

cations pour nos écosystèmes, nos économies et nos sociétés.

Cette synthèse mène à la conclusion, inédite dans la littérature scientifique, que nous sommes face à un effondrement imminent de nos sociétés, qui aura des impacts préoccupants sur nos vies. L'objectif de l'article est de fournir au lecteur l'opportunité de reconsidérer son travail et sa vie au regard de cet effondrement social inévitable...

colibris.link/DeepAdaptation

Le climat n'est pas le bon combat ! Utopie bornée, la transition est morte, Jean-Christophe Anna, L'Archipel du vivant, 2020.

La catastrophe n'est pas seulement climatique : elle est systémique ! Et l'effondrement est certain. Il sera même rapide. Voilà, résumée, la thèse de l'auteur, qui présente l'imbrication de douze dominos conduisant à notre perte, avant de tailler en pièces les « solutions vertes » de la croissance et des technosciences prétendant pouvoir nous sauver sans changer.

Les cinq stades de l'effondrement, Dmitry Orlov,

Le retour aux sources, 2016.

Cet ingénieur s'appuie sur des cas précis pour pronostiquer les cinq stades possibles d'effondrement de notre civilisation : 1) l'effondrement financier ; 2) l'effondrement commercial ; 3) l'effondrement politique ; 4) l'effondrement social ; 5) l'effondrement culturel...

Brrr !

☐ **Homo disparitus**, Alan Weisman, Flammarion, 2007.

Voilà un livre qui ne porte ni sur les constats ni sur les solutions mais sur une expérience de pensée : quelles seraient les traces laissées par notre civilisation si tous les humains disparaissaient soudainement ? La nature reprendrait-elle ses droits ? Combien faudrait-il d'années au climat pour retrouver son niveau d'avant l'âge industriel ? Qu'advierait-il des réacteurs de nos centrales ? Quelles espèces prospéreraient, lesquelles s'éteindraient ?

Un reportage virtuel passionnant !

Sur la notion d'effondrement et ses enjeux

☐ **Devant l'effondrement. Essai de collapsoologie**, Yves Cochet, Les liens qui libèrent, 2019.

Si l'on peut prendre en défaut plusieurs prophéties catastrophistes de cet ancien député écologiste européen et ministre de l'Environnement, cet ouvrage développe une réelle vision. Celle d'un monde fini et d'une civilisation écocidaire. L'ouvrage examine les origines écologiques, économiques, financières et politiques de cet effondrement et, surtout, leurs relations systémiques.

☐ **Aux origines de la catastrophe. Pourquoi en sommes-nous arrivés là ?**, ouvrage collectif sous la direction de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, Les liens qui libèrent / Imagine demain le monde, 2020.

Pourquoi et comment en sommes-nous arrivés là ? C'est à ces questions cruelles que vingt-cinq penseuses et penseurs d'horizons divers (philosophes, économistes, historiens, écrivains, biologistes, anthropologues...) tentent de répondre. Un livre choral et arborescent, qui rassemble des textes

plutôt courts, parfois percutants, parfois convenus, mais qui le plus souvent nous invitent à réfléchir à soi et à la marche du monde.

Sur les initiatives et modes de vie solidaires et décroissants

☐ **Une autre fin du monde est possible. Vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre)**, Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle, Seuil, 2018.

Cet ouvrage est en quelque sorte la suite du précédent (*Comment tout peut s'effondrer*). Après le choc causé par celui-ci, les auteurs esquissent un chemin de résilience individuel et collectif. Pour « se relever » et « aller de l'avant », en assumant de « *souffrir à d'autres visions du monde* » et en retissant des liens.

☐ **Sapiens. Une brève histoire de l'humanité**, Yuval Noah Harari, Albin Michel, 2015.

À travers une vaste fresque sur l'histoire et les cultures de l'humanité depuis les premiers hommes de l'âge de pierre jusqu'au XXI^e siècle, cet historien dévoile avec brio que si *Homo sapiens* a accompli mille exploits et étendu son emprise sur les autres espèces, c'est parce qu'il est le seul animal capable de coopérer efficacement avec un grand nombre de ses semblables.

☐ **L'Entraide. L'autre loi de la jungle**, Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, Les liens qui libèrent, 2017.

Amplifiant en quelque sorte la thèse d'Harari, ce livre démontre – à travers mille petits récits biologiques, évolutifs ou sociologiques – pourquoi ce sont en fait toutes les espèces vivantes qui ont besoin de coopérer. Et que l'humain n'est pas naturellement une brute sanguinaire et égoïste... Cet ouvrage, à la fois savant, accessible et captivant, est

sans doute le plus abouti des livres de nos collapsologues.

☐ **Vers la sobriété heureuse**, Pierre Rabhi, Actes Sud, 2010.

Pierre Rabhi a 20 ans lorsqu'il décide, à la fin des années 1950, de se soustraire, par un retour à la terre dans les Cévennes ardéchoises, à la civilisation hors-sol qu'ont largement commencé à dessiner sous ses yeux celles que l'on nommera plus tard les Trente Glorieuses. À partir de son expérience, il dresse un portrait sans complaisance de notre civilisation.

☐ **Face à l'effondrement. Militer à l'ombre des catastrophes**, Luc Semal, PUF, 2019.

En plus d'offrir une lecture fine et claire des discours sur les crises et l'effondrement, ce chercheur en science politique présente une exploration précieuse et vivante des communautés. À lire sans hésiter !

☐ **La décroissance**, Serge Latouche, Que Sais-Je ?, 2019.

Pour comprendre les racines et les enjeux de la décroissance, nécessaire perspective face aux catastrophes qui s'accumulent, il est utile de se tourner vers l'économiste Serge Latouche, qui a écrit pas moins de onze ouvrages sur le sujet ! Le dernier offre une belle synthèse aux lecteurs, en rappelant les origines et surtout la portée de ce terme. Est-ce une simple inversion de la courbe de croissance du produit intérieur brut, indice statistique censé mesurer la richesse ? Ou la fin de l'idéologie de la croissance, c'est-à-dire du productivisme ? Voilà une idée, insiste l'auteur, qui permettrait de réenchanter le monde, non pas en substituant à la religion de la croissance une religion inverse, mais en retrouvant la dimension spirituelle, quoique laïque, de l'homme, lequel n'est pas qu'un *Homo oeconomicus*...

Où suis-je ? Leçons du confinement à l'usage des terrestres, Bruno Latour, *La Découverte*, 2021.

Quelles leçons peut-on tirer de l'expérience du confinement ? Le philosophe et anthropologue propose de nous saisir de cette crise pour comprendre dans quelle terre les humains vont pouvoir désormais s'envelopper — à défaut de se développer ? Comment les aider ?

Manuel de transition. De la dépendance au pétrole à la résilience locale, Rob Hopkins, *Écosociété*, 2010.

Que seraient nos sociétés sans pétrole ? Brutalemet métamorphosées... Et serions-nous capables d'une telle autonomie ? S'appuyant sur de nombreuses initiatives locales, ce fondateur des villes en transition propose un chemin pour s'engager à notre tour.

Étude sur l'effondrement conduite par Valérie Garcia et Marc Pleyrier : colibris.link/grele

Un aller pour la Terre, diaporama sonore de Clément Osé.

Sur l'effondrement et son installation à la Ferme Légère. Un essai imagé poétique et engagé :

colibris.link/aller-pour-terre

Le bonheur était pour demain. Les rêveries d'un ingénieur solitaire, Philippe Bihouix, *Seuil*, 2019.

Non content de tailler en pièces le « techno-solutionnisme » béat, du passé comme du présent, ignorant les ressources limitées de notre planète, l'auteur de *L'Âge des low tech* (Seuil, 2014) questionne les espoirs de changement par de nouveaux modèles économiques plus circulaires mais aussi le pouvoir des petits gestes et des « consommateurs » face aux forces en présence et à l'inertie du système.

Demain (2015) et Après demain (2018), les deux films documentaires coréalisés par Cyril Dion.

Partant des menaces d'effondrement de notre civilisation, Cyril Dion, écrivain, militant et ancien directeur de Colibris, se lance dans un voyage exaltant auprès des citoyens et collectifs en transition. Précieux...

Voyages en effondrement, Valérie Garcia et Marc Pleyrier, *Utopia / Passerelle éco*, 2020.

Le principal mérite de cet ouvrage est qu'il retrace un itinéraire, ou plutôt plusieurs : celui de Valérie et Marc découvrant la profondeur des catastrophes, et ceux des militants qu'ils rencontrent dans leur tour de France des effondristes.

La Recomposition des mondes, Alessandro Pignocchi, *Seuil*, 2019.

Avec cette superbe BD, cet anthropologue dessinateur mène l'enquête : cette Zad de Notre-Dame-des-Landes est-elle un repère de hippies violents, perchés et sectaires ? Ou plutôt de pionniers d'un nouveau rapport au monde, au plus près de la nature ? À déguster sans modération.



Sur le web

Effondrement et Renaissance, blog de Jean-Christophe Anna : effondrementetrenaissance.com/blog

Le site de la Zad : zad.nadir.org

Le site de la Ferme Légère : fermelegere.greli.net

Le site de L'Archipel du vivant : archipeldivivant.org

Le site du magazine Yggdrasil, le magazine-livre qui, depuis 2019, explore les questions liées à l'effondrement et à la résilience de notre civilisation : yggdrasil-mag.com

La chaîne « **Next** » de Clément Monfort, qui parcourt depuis 2017 la galaxie collapsio : les menaces qui pèsent sur nos sociétés et les pistes de résilience à imaginer pour construire un nouveau rapport au monde, moins destructeur du vivant : colibris.link/next

DES RESSOURCES AU SEIN DE COLIBRIS

Les Groupes Locaux : plus de 600 bénévoles actifs
colibris.link/groupelocal

Près de chez nous : une carte collaborative libre
presdecheznous.fr

La Fabrique des colibris : une plateforme d'entraide citoyenne
colibris-lafabrique.org

L'Université des colibris : former le plus grand nombre
colibris-universite.org

Les Outils Libres : pour se passer des Gafam...
colibris-outilslibres.org

Colibris Le Mag : des idées pour construire demain
colibris-lemouvement.org/magazine

L'Agora : un think tank citoyen
colibris.link/agora

La Boutique des colibris : s'inspirer pour agir
colibris-laboutique.org

POURQUOI LA NEF ACCOMPAGNE 90°

Entre Colibris et la Nef, première banque éthique en France, les liens ont été noués dès la création du mouvement en 2007. L'idée de « faire sa part », de proposer une vision et des solutions alternatives à l'existant sont communes à nos deux structures. Et c'est naturellement que notre coopérative a souhaité soutenir ce beau projet qu'est le lancement de la revue 90°, qui est passé notamment par notre plateforme de finance participative Zeste, avec un grand succès.

La thématique de l'effondrement, abordée dans ce premier numéro, n'est pas des plus réjouissantes, mais elle permet de se questionner sur le devenir de l'humain et sur sa capacité de résilience. Pour la Nef, et c'est ce qui se reflète dans son action quotidienne, le salut passe par la solidarité, l'entraide, l'ancrage local, la culture, l'éducation. Et aussi, plus généralement, par le fait de faire, d'être acteur et de se sentir responsable et capable d'apporter son écot pour éviter le mur qui se dresse devant nous, de plus en plus imposant. Les trois exemples de projets présentés ci-dessous illustrent bien ce que les êtres humains, en coopérant, sont capables de faire.

COMME UN ÉTABLI

Comme un établi est un atelier d'artisanat partagé au cœur de la métropole rennaise. Y sont accueillis artisans professionnels et particuliers passionnés qui partagent machines, outils, espaces et connaissances dans la coopération et la convivialité. C'est à la fois un lieu de travail, d'apprentissage et de démocratisation de l'artisanat en général. Ce projet associatif, lancé il y a maintenant trois ans avec un collectif de passionnés, s'est récemment transformé en coopérative Scic.

commeunetabli.fr



AGAPI

Créé en 2007, Agapi est le premier réseau de crèches écologiques et solidaires d'Île-de-France. L'idée est de proposer « Une nouvelle idée de la crèche » (UNIC) : un projet éducatif et pédagogique centré sur l'éveil à la nature et le développement durable. Il s'agit donc d'offrir à tous les enfants et à leurs familles un accueil adapté à leurs besoins. Le statut choisi est celui d'une coopérative afin d'impliquer salariés, parents, gestionnaires et collectivités dans la gouvernance.

agapi.fr



LABEL GAMELLE

« Ce n'est pas parce qu'on est pauvre qu'on doit mal manger ! » C'est à partir de cette affirmation que s'est créée la Scop Label gamelle : une entreprise d'insertion via la restauration parrainée par le chef étoilé et meilleur ouvrier de France Stéphane Buron. Sa cuisine centrale, implantée à Montreuil, livre depuis novembre 2020 des repas destinés aux centres d'hébergement d'urgence et à toute autre forme de collectivités humaines. De quoi faire rimer qualité et solidarité !



Crédits photo : 1. Comme un établi ; 2. A. Bouillot ; 3. P. Normand.



POUR UN CHANGEMENT DE CAP

Créé en 2007 sous l'impulsion de Pierre Rabhi et quelques proches, le mouvement Colibris se mobilise pour la construction d'une société écologique et solidaire, où le vivant est au cœur de chacune de nos décisions.

Notre mouvement se base sur la philosophie suivante : nous pouvons toutes et tous faire notre part en nous engageant dans une démarche de transition à la fois individuelle et collective. Aujourd'hui, il nous semble également nécessaire d'engager un changement d'échelle, dans lequel transition écologique et justice sociale sont indissociables, et d'aller l'expérimenter dans les territoires avec tous les acteurs qui les composent.

Ainsi, pour y contribuer, nous nous sommes donné pour mission d'inspirer, de relier et de soutenir les individus, les collectifs et les territoires afin d'engager notre société dans un changement de cap à 90° : radical et systémique.

Parce que nous avons la conviction qu'ensemble, nous pouvons écrire l'histoire que nous voulons vivre, nous souhaitons contribuer à l'émergence de ce nouveau récit



radical, écologique et solidaire

racontant la transition écologique et sociale que des milliers de personnes inventent déjà chaque jour, et donner envie à toutes les autres de rejoindre l'aventure. C'est avec cette ambition, un peu folle, que nous vous présentons 90°, la revue pour penser et raconter ce changement de cap.

Dans chaque numéro, consacré à un sujet essentiel de notre vie quotidienne, nous allons mettre en lumière de nouvelles façons de vivre, de travailler, de faire société, de penser et d'agir.

Comme une invitation au voyage...

90°

NUMÉRO 2

AUX FOURCHES, CITOYENS ! Pour une révolution du système alimentaire

Nous vous donnons rendez-vous début 2022 pour découvrir le numéro 2 de la revue, construit en étroite collaboration avec Les Greniers d'abondance et les Civam. Dans ce numéro, vous trouverez :

- de nombreux reportages sur des initiatives inspirantes qui construisent la résilience alimentaire de nos territoires ;
- des outils pour aller plus loin et mobiliser tous les acteurs du système agro-alimentaire ;
- des réflexions avec de nombreux experts du sujet sur les verrous et les leviers à actionner pour changer ce système et construire partout des territoires nourriciers.

Car bien se nourrir, préserver nos ressources naturelles et sécuriser notre alimentation localement, c'est l'affaire de toutes et tous !



PRIX : 8€

